

Joseph - Léon MADEC



Source familiale / © Musée Fusiliers Marins



Remerciements photo / Bruno Durez



Remerciements photos / Jean-Pierre Hélias



Joseph MADEC



© Musée Fusiliers Marins

Remerciements photo / Jochem Schmetz



Parcours de vies dans la ROYALE



LINKS 

Votre partenaire
informatique



Alliance Navale



Besoin de vous pour continuer en 2024 / Cliquez ICI

 Biographies
Ecole navale

 Biographies
Autres Corps

 Fusiliers Marins
et Commandos

 Biographies Autres
Droits alphabétique

 Moteur de
recherche

 Mémorial
Officiers

 Ecole navale

 Contacts

 Guerre
1870

 Guerre
1914 - 1918

 Compagnons
de la Libération

 Commandements

 Plan du site

 Contributeurs

 Retour
Accueil

- Biographie de Fusiliers marins et Commandos -

Joseph - Léon MADEC



Source familiale / © Musée Fusiliers Marins



Remerciements photo / Bruno Durez

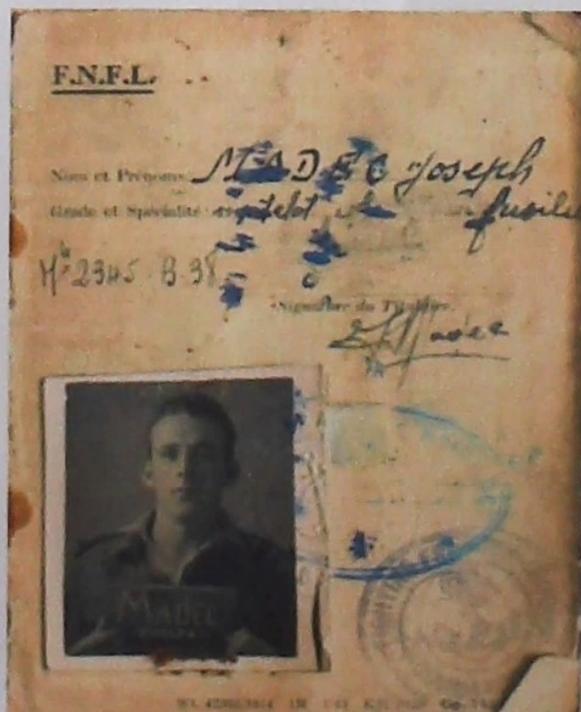
Badge N° 280

Né le 3 avril 1921 à QUIMPERLE (Finistère) - Décédé le 18 septembre 2004 à CONCARNEAU (Finistère)

Engagement FNFL en janvier 1943

Matricule 14505 FN43

Cheveux blonds, yeux marrons, taille 1m68



Remerciements photo / Bruno Durez



Remerciements photo / Bruno Durez

Fusilier marin au 1er BFMC

Participe au raid de Gravelines

GRADES	DATES	BREVETS, DIPLÔMES, CERTIFICATS (ET DATES)
Matelot 2 ^o Cl. non bvté	22. 9.1938	
Matelot de 2 ^o Cl. BE	1. 4.1939	BE-CHAUFFEUR du 1.4.39
Matelot	1.11.1943	FUSILIER par Ordre n° 553 EM1/PERS du 9.11.43
Quartier-Maître 2 ^o Cl.	1. 1.1945	pour faits de guerre par Décision n° 1349 /5.PM2 du 23.2.1945.
Reserve :		

Remerciements photo / Bruno Durez

Matelot



Fonds Madec / Musée Fusiliers Marins

Récompenses

RÉCOMPENSES. — BLESSURES. — ACTIONS D'ÉCLAT.

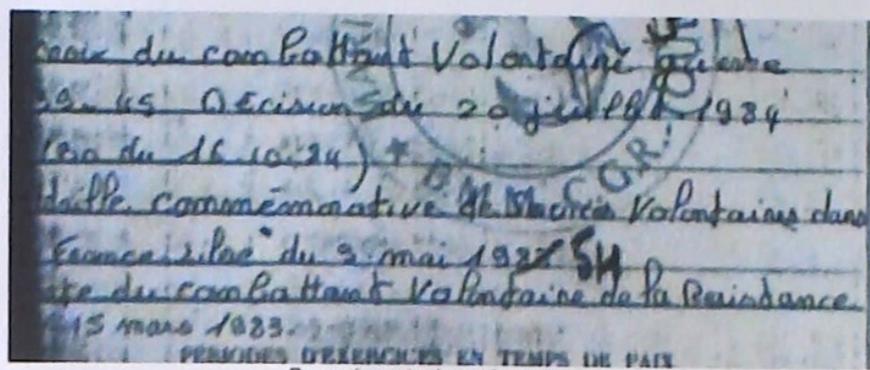
Citation à l'Ordre de la Division - (Croix de Guerre 1939-1945, avec étoile d'ARGENT) - Ordre n° 1242 EMGN/O.REC du 20.9.1944.

Citation à l'Ordre du Corps d'Armée - (Croix de Guerre 1939-1945, avec étoile de VERMEIL) - Ordre Général n° 150 EMG/3/REC du 24 Février 1945.

Médaille commémorative française de la guerre 1939/1945
Insigne EV 59 - Néclé bronze - Intérieur - Allemagne
Citation n° 241 REC. - JO du 30 mars 1945

Médaille de la Résistance décret du 31 mars 1947 -
30 juillet 1947 - DISTINCTIONS HONORIFIQUES

Médaille militaire Décret du 31 Décembre 1948 (JO du 10.2.49).



Remerciements photo / Bruno Durez

BÂTIMENTS OU SERVICES.	DATES	
	PARRIVÉ.	DE DÉPART
2 ^{ème} DEPOT BREST	22.9.38	1.10.38
Cuirassé "PARIS"	1.10.38	1.4.39
Cuirassé "LORRAINE"	1.4.39	12.1.43
- 1 ^{er} Bataillon de Fusiliers Marine Commandos	12.1.43	6.6.44
-Bataillon de Rospenden (FPI- certificat d'appartenance n° 8920 BR/FPCI.N/CAJ délivré le 23.8.1949 par le Général Cdt la 3 ^o Région Mre)	6.6.44	1.9.44
1 ^{er} Bataillon de Fusiliers- Marins Commandos	1.9.44	3.12.45

Remerciements photo / Bruno Durez

4e, en partant de la gauche



Remerciements photo / Bruno Durez



Remerciements photo / Bruno Durez

Défilé Londres - 14 juillet 1943 / 7e position



Remerciements photo / Bruno Durez





Remerciements photo / Bruno Durez



Extrait Photo - Fond Guy vourc'h





6 juin 1964



Extrait photo groupe



1993



20 juin 1996 / Lorient



Participe au débarquement en Hollande



© Musée Fusiliers Marins

Remerciements photo / Jochem Schmetz

Léon Madec combat pour la Libération

177 Bérêts verts ont participé au Débarquement du 6 juin. Léon Madec sera des combats à Rospenden et Concarneau. Souvenir d'un homme dont l'image ne passait pas inaperçue.

Décédé à Concarneau en 2004, Léon Madec naît à Quimper en 1921 avant de s'engager dans la Marine en 1938. La guerre éclate et il signe son engagement dans les Forces Françaises Libres en janvier 1943. Il sera affecté aux fusiliers marins des commandos franco-britanniques. Dans la nuit du 24 au 25 décembre 1943, en compagnie de huit compagnons, le quartier-maître participe à un raid sur Grand-Fort-Philippe dans le Nord. Une manœuvre de diversion destinée à faire croire aux Allemands que le débarquement aurait lieu dans le Nord. La mission terminée ils ne peuvent rejoindre la vedette en raison d'une forte houle. Après de nombreuses péripéties, dont l'audacieuse traversée de Paris en balsa-dress, il parvient dans le Finistère. Une figure qui ne passe pas inaperçue et dont le souvenir demeure intact chez ceux qui l'ont côtoyé.

« Jean Mazéas, lui aussi membre du commando Kieffer, était le beau-frère de mon cousin Alain. Il indique à son ami Léon Madec le lieu-dit Trolan comme refuge en cas de problème. Et c'est ainsi que Léon échoue ici. Il travaille avec mon cousin Alain et parvient ainsi à se fondre dans la masse », évoque en 2007 Jesurietta Bertholom, de la ferme de Trolan.

Il ne reculait pas

« Il nous a rejoints à Trolan bien avant Quilien en juillet 1944.



Léon Madec, debout 2e en partant de la gauche, faisait partie du corps franc Léon lors de la libération de Rospenden

Ce Madec c'était un sacré bon-homme. Il ne reculait pas et inspirait confiance. On peut dire qu'il impressionnait et quand il parlait il était écouté », se rappelle en 2007, Yves Gourlay, membre du maquis rospendinois et témoin du livre *De Rospenden à Concarneau* sous l'oc-

cupation de Cyrille Maquer.

Son expérience du lieu le mènera à prendre la tête du corps franc au moment de la libération de Rospenden. Il a alors pour second Alain Orio. Tous deux seront cités à l'ordre de la division et décorés de la croix de guerre avec étoile de bronze.

Rospenden et Concarneau libérés, Léon est promu sergent-chef le 1^{er} septembre 1944, et retrouve la solde sphère des Bérêts verts du commando Kieffer. Il sera du nombre en novembre 1944 lors de la libération du port de Flessingue en Belgique.



Le corps franc « Léon » de Léon Madec du Kommando Kieffer.

HOMMAGE A UN ANCIEN DU COMMANDO KIEFFER

Le Jeudi 25 Août 1994, Concernant fête le 50^{ème} anniversaire de sa libération et c'est aussi l'occasion pour M. André BAGOT, Président de la Section Française de la Commando Association, de décorer Léon Madec de l'insigne de Chevalier de la Légion d'Honneur. A cette occasion M. BAGOT a rappelé rapidement la carrière du nouveau Chevalier durant la guerre 1939-1945.

Né à Quimperle le 03.04.1921, M. MADEC s'engage à 17 ans dans la Marine Nationale. En 1939, il sert sur le cuirassé « PARIS » puis en 1940 sur « la LORRAINE » où il reste jusqu'en 1943. Il rejoint alors les Forces Navales Françaises Libres (FNFL) en Egypte.

Il gagne la Grande Bretagne avec le 2^{ème} Bataillon de Fusiliers Marins et se porte volontaire pour suivre le dur entraînement des Commandos. Grâce à sa volonté sans faille et son courage physique, il gagne le titre de Commando, le port du béret vert et se trouve affecté au 1^{er} Bataillon de Fusiliers Marins Commando commandé par le Commandant KIEFFER. Cette unité, intégrée aux Commandos Britanniques participe à des raids d'abordage (souvent nocturnes) sur les côtes des pays occupés par les nazis.

Le 24 Décembre 1943, Léon Madec fait partie d'un groupe de 6 Commandos qui débarque sur la plage de Gravelines (Nord) pour une action de reconnaissance. La mission accomplie, le mauvais temps ne leur permet pas de regagner la vedette rapide qui doit les ramener en Grande Bretagne. Le Maître WALLERAND, chef de raid tente en vain de regagner la vedette à la nage. Il se noie ainsi qu'un des Anglais participant à l'action. A son tour, Léon MADEC tente sa chance mais doit y renoncer en raison du courant et de la température de l'eau.

Une longue traque commence car l'ennemi recherche les rescapés. Deux soldats britanniques sont tués. Léon MADEC, aidé par des fermiers et des mouvements de résistance, regagne la Bretagne natale après avoir traversé PARIS en uniforme britannique, il s'était en effet débarrassé de son béret vert, de ses poches et insignes de sa tenue de combat, sans doute exploités jusqu'à cette époque.

Il rejoint un mouvement de résistance à Brest dans la Frontière et avec le groupe « VENGEANCE » accomplit plusieurs sabotages de voies de chemin de fer et de lignes téléphoniques. Après la débâcle de Normandie, la résistance réorganisée des parachutages d'armes et Léon MADEC fait l'instruction aux volontaires FFL de la région. Plus tard, lui devient la vie sur la formation Commando basée en Grande Bretagne sous le nom de M. MADEC, un instructeur remarquablement efficace.

Il est alors adjudant et participe le 14 Juillet aux rudes combats de Scaer, à la libération de Rosperden du 1er au 7 Août ainsi qu'à la libération de Concarneau à partir du 12 Août.

En Septembre 1944, la Bretagne est libérée et à la veille d'être nommé sous Lieutenant FFI, Léon MADEC, en toute simplicité reprend sa place au 1er BFMG avec le grade de maréchal.

Il participe le 1er Novembre 1944 à l'opération « INFATUANTE » ayant pour but la prise de l'île de Walcheren. Cette opération fut qualifiée par le général EISENHOWER comme la plus audacieuse de la guerre.

Démobilisé à la fin du conflit mondial, il intègre l'administration des douanes et terminera sa carrière à Concarneau comme agent d'administration principal dans ce service. Cette élévation au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur est une reconnaissance bien tardive des mérites de Léon que ses camarades admirent pour son calme et son sang froid.

O I E (H) A. BAGOT
C.F (R) BLAIZE



Extrait Magazine Le Lien 1994 / Archive Musée Fusiliers Marins

Nécrologie. Léon Madec ancien du commando Kieffer

Léon Madec, Quimperlois d'origine et figure de la Résistance, est décédé, samedi, à l'âge de 83 ans. Ses obsèques seront célébrées aujourd'hui, à 14 h 30, en l'église Saint-Guénolé de Concarneau.

Après avoir suivi le cours commando Achnacarry, en Ecosse, ce « Béret Vert » du commando Kieffer est désigné pour un coup de main, en décembre 1943, à Gravelines, dans le Nord de la France. La mission : récolter un maximum de renseignements sur le dispositif ennemi.

Son embarcation coulée, il ne peut rembarquer pour l'Angleterre. Hébergé pendant quelques jours dans une grange près de Gravelines, il échappe de peu à une fouille allemande et parvient à rejoindre Paris. Entre autres exploits, il sera le seul à traverser la capitale dans l'uniforme d'une puissance alliée.

Finalement, Léon Madec réussit à rejoindre la Bretagne où il trouve refuge dans la ferme de Trolan, à Kernével, chez les familles Créo et Mazéas.

Il entre alors au sein du mouvement « Vengeance », avant de devenir membre du bataillon « Mercier » sur le secteur de Rosporden. Responsable du corps franc « Léon », il participe notamment aux combats de Kernabat (Scaër), Quillien (Tourc'h), Rosporden, Concarneau et Lorient.

Décoré de la croix de guerre, de la médaille militaire, de la croix des combattants volontaires résistants, et de la médaille de la Résistance, il est également promu chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre du mérite national.

De retour à la vie civile, Léon Madec travaille aux Douanes de Hondschoote, près de Dunkerque, avant de terminer sa carrière à Concarneau.

Plaque à Concarneau posée en 2015 (avec une erreur de n° de badge car ce n'est pas 54 mais 52)



Remerciements photo / Bruno Durez

Complément :

Gravelines - 1993



Remerciements photo / Bruno Durez

En mai 1945, visite à la famille Brébant de Gravelines



Remerciements photo / Bruno Durez



Remerciements photos / Jean-Pierre Hélias

Kieffer. La fille d'un membre du commando témoigne

Publié le 20/06/2014 à 17:07 | 100% LES COMMENTAIRES



Michelle Le Roux, ancienne professeur d'histoire, présente les diapositives de la classe « Sécurité et défense globale » aux enseignants et élèves de la classe « Sécurité et défense globale » lors d'une séance de cours de la classe « Sécurité et défense globale ».

Dans une des salles de l'établissement des Sables-blancs, devant près de 25 élèves de 3^e, de la classe « Sécurité et défense globale », Michelle Le Roux parle « Je suis bavarde, vous me dites s'il faut que je m'arrête », sourit-elle. Pendu à ses lèvres, son auditoire ne l'interrompt pas. Alors, cette ancienne professeur d'histoire en lycée professionnel continue Raconte l'histoire de Joseph Madec, son père, dit Léon, né en 1921 et décède en 2004, membre du commando Kieffer, formé en Grande-Bretagne pendant la Seconde Guerre mondiale. Sur le tableau, les diapositives se succèdent. La septuagénaire tend une clé USB aux enseignants pour faire écouter un enregistrement de son père, qui date de deux ans avant sa mort. « C'est très émouvant d'entendre sa voix moi, je ne suis rien ».

Les débuts

« Mon père s'est engagé dans la Marine en 1938. Sa mère venait de décéder. Au moment où la guerre éclate, il est à bord du cuirassé le Lorraine. Le navire participe à des missions d'escortes vers Halifax, au Canada, accompagnant des convois d'or. Alors qu'il se trouve en Égypte, à Alexandrie, il décide de désertir et de rallier les forces françaises libres, à Londres. Il prend alors un cargo, passe par l'Afrique du Sud, et arrive en Angleterre en janvier 1943. Mon père demande à appartenir au commando Kieffer, déjà formé, et rejoint le camp d'Achnacarry, en Écosse, pour y suivre sept semaines d'un entraînement particulièrement difficile ».

Le raid de Gravelines

Le 24 décembre 1943, Joseph Madec fait partie d'un groupe de neuf hommes, composé de six Français et trois Britanniques, dans le cadre de l'opération « Fortitude ». Les commandos arrivent en pleine nuit à Gravelines où se trouvait, la veille, le général allemand Rommel. « Il fallait persuader Hitler que le débarquement se déroulerait dans le Nord de la France et non pas en Normandie », raconte Michelle Le Roux. « Le raid s'est très mal terminé : le bateau qui devait les récupérer n'est jamais venu les chercher : quatre hommes sont morts. Mon père s'est caché dans une ferme à proximité puis dans un séchoir à chicorée ».

La fin de la guerre

« Il lui est impossible de rentrer en Grande-Bretagne. Il prend le maquis à Rosporden, où il est revenu, et rejoint le mouvement de résistance Vengeance. Mon père n'a pas fait partie du débarquement du 6 juin avec le commando Kieffer. Après la libération de Concarneau, il retourne à Londres. Il prendra part au débarquement sur l'île de Walcheren, en Hollande, le 1^{er} novembre 1944. Cette victoire sera qualifiée comme l'une des plus braves et des plus audacieuses de la guerre par Eisenhower (NDLR : général américain) ».

Entretenir la mémoire

Joseph Madec rentre à l'été 1945 pour se marier, quelques mois plus tard, en janvier 1946. Avec sa compagne, ils auront trois filles, dont Michelle. « Il a d'abord travaillé dans une usine de chaussures, les Galoches. Puis il est rentré dans l'administration des douanes », se souvient cette dernière. En 1981, l'ancien membre du commando Kieffer prend sa retraite après de longues années de travail à Concarneau. Le 25 août 1994, il reçoit la Légion d'honneur à l'occasion de la célébration des 50 ans de la libération de la ville.

À Concarneau, un square, place du Riouz, porte le nom de « Léon Joseph Madec ». « Deux autres Concarnois ont participé, eux, au débarquement du 6 juin 1944 avec le commando Kieffer : Pierre Le Reste et Guy Picou, souligne Michelle Le Roux. Il y avait également Jean Mazéas, originaire de Rosporden, qui a été blessé ce jour-là ». Et de conclure fermement : « Il est très important de respecter le devoir de mémoire. Ces hommes ont risqué leur vie pour libérer leur pays ».

Pratique

Un hommage aux vétérans concarnois du commando Kieffer qui ont pris part au débarquement en Normandie sera rendu ce vendredi 6 juin, à 18 h, aux cimetières de Concarneau et Lanriec par l'association du Souvenir Français.

Extrait Le Télégramme

Extrait La Voix du Nord - 20 décembre 2020

46 On ne perd pas le Nord

LA VOIE DU NORD DIMANCHE 20 DÉCEMBRE 2010



Roger Caron, Joseph Madec et Albert Meunier (arrière), trois des commandos envoyés du sud de Gravelines de la nuit de Noël 1943, représentés le combat avec leur unité à Flersingue aux Pays-Bas, onze mois plus tard... Avec le soutien de l'armée de la communauté sur www.114.com

L'HISTOIRE

Noël 1943 à Gravelines, le raid commando qui a mal tourné

Des fusiliers marins du célèbre commando Kieffer débarquent à Petit-Fort-Philippe dans la nuit du 24 au 25 décembre 1943, pour une reconnaissance des défenses allemandes. Une fois la mission accomplie, ils n'étaient pas au bout de leur peine et de la tragédie...

PAR CLAUDE BERGAS
cbergas@wanadoo.fr

Dans la nuit du 24 au 25 décembre 1943, ce n'est pas le père Noël qui débarque sur le plage de Petit-Fort-Philippe mais huit hommes, menés par le maître Pierre Willebrandt, cinq fusiliers commandos des Forces navales françaises libres (FNFL) et deux Anglais. Les Français sont issus du 1^{er} BFNLC (Bataillon de Fusiliers navals français commandos). Le célèbre commando Kieffer, de son côté, est à l'heure venue français, intégré à l'armée britannique et débarque le 6 juin 1944, à Saint-Rémy et Chateaufort.

Derrière Thiers qui protège les Allemands, les unités de reconnaissance des défenses allemandes, de la Normandie à la Belgique. « Plusieurs raids furent programmés dans le Nord pour ne pas permettre aux Allemands de comprendre que les Alliés avaient un plan sur la Normandie », dit le maître Benjamin Madec, historien et auteur de « Commando Kieffer. La Contre-attaque des Pays-Bas 1944-1945 » (éditions Pierre de Taillec, 2004). Trois incursions sont menées pour des raisons techniques à Bray-Dunes de commandos Philippe Kieffer à sa tête. Le 25 septembre 1944, le capitaine Pierre de Taillec, l'opération « Harlock 31 », est

« On a entendu crier Heil, mais on ne pouvait rien faire. »
SERGENT BERTHAUD,
UN DES SURVIVANTS

un au fond. Le commando, composé de 20 hommes par une vedette, se trouve en panne et perd ses communications. À 5 h 20, toutes les unités sont rassemblées. Mais la nuit a foncé. Le dieu (une barque à fond plat), moteur silencieux, chaviré et tiré. Le maître Willebrandt et le sergent Paul Serret ont pu échapper à la vedette à la vague mais se trouvent « On a entendu crier "Heil", mais on ne pouvait rien faire », dit le capitaine Kieffer, un des survivants. Le raid James et le sergent Christophe (renversé sur le dos, se couchant dans les dunes) sont restés par une patrouille allemande. Les cinq Français n'ont

pu échapper à la vedette de la vedette le soir même. Ils s'égarèrent dans le sous-bois et arrivèrent à Lisse-Plage. Roger Caron et Albert Meunier ont rejoint Saint-Omer après quinze jours de marche. Ils sont recueillis sans aide de secours et hospitalisés par ambulance vers le soir. « J'ai le cœur serré de voir par une fenêtre aller », raconte le capitaine du quartier-maître Caron du 11 septembre 1944.

« UNE RÉFÉRENCE HISTORIQUE »
Cela est évident des deux pages à Lille où l'histoire est racontée, puis se trouve le commando Kieffer en août à Paris, après que le général Meunier est arrivé à la prison de Fresnes, condamné à mort, puis libéré le 18 août 1944 par les Allemands en détresse. Les trois autres, de la même époque, Joseph Madec, Roger Niermann et Gustave Proulx, sont restés par des Gravelines. René Goussier qui resta près de captivité. Le 11

septembre et l'histoire continue qui lui héberge dans un appartement « pour le plaisir ». Trois jours plus tard, le trio retourne à l'ouest, à Saint-Germain-sur-Fa. De l'opération de nuit d'Andréau à Saint-Omer et le sergent Madec reçoit la reconnaissance au Portugal. Niermann les dirige au départ dans le Central. Proulx est resté à Fresnes, puis est déporté à Buchenwald, ce qui se complique par le fait de rejoindre le 1^{er} BFNLC le 2^e juillet 1945. Les quatre survivants, eux, reviennent après le 15 de la guerre et débarquent à Flersingue aux Pays-Bas en octobre 1944. « Le raid de Gravelines reste une référence historique chez les commandos, explique Benjamin Madec. Il s'agit d'une mission particulière. Il donne de l'impact à nous. C'est ce qui a permis de revenir sans perdre jamais Gravelines en un exemple parfait. En 1993, une unité est inaugurée sur le plage de Petit-Fort-Philippe par Albert Meunier au souvenir du raid historique de Noël. »



Benjamin Madec, historien et auteur.

46 On ne perd pas le Nord

LA VOIX DU NORD DIMANCHE 20 DÉCEMBRE 2020



Roger Caron, Joseph Madec et Albert Meunier (accroupi), trois des commandos rescapés du raid de Gravelines de la nuit de Noël 1943, reprennent le combat avec leur unité à Flessingue aux Pays-Bas onze mois plus tard... (ARCH. MUSÉE DE L'HISTOIRE DE LA DÉFENSE/FRANÇOIS GUY VIGNON)

L'HISTOIRE

Noël 1943 à Gravelines, le raid commando qui a mal tourné

Des fusiliers marins du célèbre commando Kieffer débarquèrent à Petit-Fort-Philippe dans la nuit du 24 au 25 décembre 1943, pour une reconnaissance des

« On a entendu crier Help, mais on ne pouvait

tendait pas le retour de la vedette la nuit suivante. Ils s'égarèrent dans la mer et se séparèrent à Loos-Plage. Roger Caron et Albert Meunier at-

tuèrent et Julien Dirébaud qui les hébergea dans un ferme du « pont de pierres ». Trois jours plus tard, le trio traversa le canal à Saint-



Benjamin Massieu, historien et auteur.

Pour honorer la mémoire de leurs sauveteurs

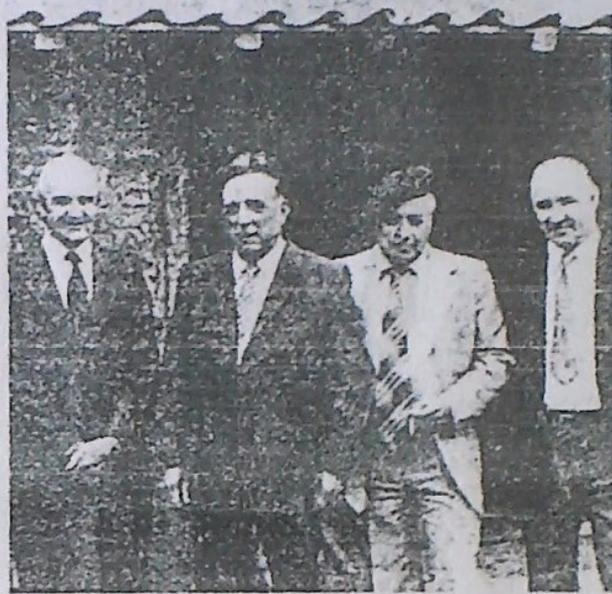
Deux anciens « commandos » à Gravelines où ils avaient débarqué discrètement en 1943

DEUX anciens fusiliers-marins-commandos se sont retrouvés, dimanche, à Gravelines où ils avaient débarqué dans la nuit du 24 au 25 décembre 1943, en mission de reconnaissance. L'un, M. René Navrault, maintenant domicilié à Paris, avait prévu cette visite, annoncée d'ailleurs dans notre journal, le 16 juin, dans une évocation de l'aventure des six combattants français qui, faute de pouvoir rembarquer, avaient dû « se fondre dans la nature », pour échapper aux Allemands.

L'autre, M. Joseph Madec, eut connaissance de ce pèlerinage précisément par notre article que sa fille, M^{me} Leroux, institutrice à Sains-Amand-lez-Eaux, lut avec surprise, mercredi dernier. Elle téléphona à son père, domicilié à Concarneau, et M. Joseph Madec n'hésita pas une seconde à entreprendre le déplacement.

C'est ainsi que, dimanche matin, les deux anciens fusiliers-marins, coiffés de leur légendaire béret vert, et accompagnés de quelques autres vétérans de l'unité commandée en son temps par le capitaine Kieffer, se sont recueillis sur la tombe de M. Julien Brébant, le fermier de Gravelines qui les hébergea, au nez et à la barbe des Allemands peut-on dire, car ceux-ci visiteront toute la ferme du « Pont de Pierres » à l'exception du grenier d'une petite dépendance où MM. Navrault, Madec et un troisième fusilier-marin réussirent à passer inaperçus.

Les deux « bérets verts » ont



MM. Joseph Madec et René Navrault entourés des fils de M. Brébant, le fermier qui les hébergea, devant le hangar où ils se cachèrent.

(Ph. « La Voix du Nord »)

reçu, dimanche, avec émotion, les enfants de M. Julien Brébant dont l'un les conduisit à Saint-Georges-sur-l'Aa où un autre fermier, M. Charlemagne, leur fit passer l'Aa sur un canot car une sentinelle allemande gardait le pont, et aussi les fils de M^{me} Ghéraert qui leur procura des

« bleus » qu'ils enfilerent au-dessus de leur uniforme kaki, avant de prendre le train.

Les trois hommes échappèrent aux Allemands et MM. Navrault et Madec attendirent la libération dans la Résistance, le premier en Auvergne et le second en Bretagne. Ils rejoignirent ensuite leur unité.

Extrait La Voix du Nord / Remerciements Charly Guif - Facebook

En savoir plus / [Lien web](#)

Remerciements photos et complément : Bruno Durez

Mise à jour 20 décembre 2020

[Retour Base de données / Commandos en Hollande](#)

La reproduction pour un usage privé est autorisée. Toute diffusion est soumise à l'autorisation du webmestre, créateur et propriétaire de ce site, voir mentions légales !

<http://alanelle.free.fr> <http://exicrouxel.free.fr> <http://tcdorage.free.fr> <http://anciensdubourdais.free.fr> <http://anfmc.free.fr>



Interview le 25/10/2002 :

Joseph MADEC à GRAVELINES

Transcrit par [TurboScribe.ai](https://www.turboscribe.ai). [Passez à Illimité](#) pour supprimer ce message.
[Passez à Illimité](#) sur [TurboScribe.ai](https://www.turboscribe.ai) pour transcrire des fichiers jusqu'à 10 heures.

NB : Cette transcription « automatique » de l'entretien (de 1h34') représente 28 pages.

✚ Vérifier l'exactitude des noms propres...

✚ Certains mots à la traduction « douteuse » sont surlignés en jaune.

✚ Seule le texte de la première face de la première cassette a reçu une petite mise en forme...

Table des matières

Cassette 1-Face A	- 1 -
Cassette 1-Face B.....	- 10 -
Cassette 2-Face A.....	- 19 -
Cassette 2-Face B	- 28 -

Cassette 1-Face A

M. Madec a été enregistré le 25 octobre 2002 à Concarneau.

M. Madec, merci de m'accueillir à votre domicile pour apporter votre témoignage sur votre expérience au sein des commandos français. Je vous remercie aussi d'apporter votre contribution à l'enregistrement des archives du Mémorial. Je tiens à rappeler que vous êtes né le 3 avril 1921 à Quimperlé. Pouvez-vous nous me dire très rapidement quelles furent vos années de jeunesse, d'adolescence et la formation que vous avez reçue durant ces années de l'entre-deux-guerres ?

L'entre-deux-guerres, c'est-à-dire que comme je me trouvais sans travail ni quoi que ce soit, je n'avais plus de parents. Vous savez, je suis parti travailler où j'ai trouvé. Donc, j'ai travaillé dans une ferme pendant pas mal de temps. Jusqu'à l'âge de 13 ans.

Vous êtes sans parents ?

J'avais perdu mes parents quand j'étais jeune. Donc, il me restait encore deux frères derrière.

Et qui s'occupait de vous à ce moment-là ?

J'ai une sœur et puis je travaillais dans les fermes. J'étais nourri, logé, et un peu d'argent aussi. Un jour, franchement, je me suis dit que je ne vais quand même pas rester toute ma vie comme garçon de ferme. Alors, je me suis décidé à m'engager. Donc, je suis rentré dans la marine et j'avais 17 ans.

Et comment vous avez eu cette idée de vous engager dans la marine ? Vous aviez des camarades qui s'étaient aussi engagés ou c'était par esprit d'aventure ou pour avoir un salaire un petit peu correct ?

Non, non, c'est parce que franchement, je voulais faire autre chose que comme ferme si vous voulez. Et donc, je me suis décidé à franchir le pas aussi. Une fois que j'étais là-dedans, je me suis aperçu que je n'allais pas bien loin comme ça. Donc, je me suis engagé dans la marine nationale.

D'accord. Vous vous engagez où ? À quel endroit ?

À Brest. Deuxième dépôt qui a été démolie d'ailleurs. Et là, on vous demande de choisir une spécialité.

Comment ça se passe ?

Oui. Alors, là, j'étais embarqué sur le Dunkerque, mais on n'est pas resté très longtemps. On a rejoint Toulon. Et là, j'ai changé de bateau. Je suis parti sur le cuirassé Paris qui était déjà un vieux bateau qui marchait au charbon.

Ah oui, effectivement.

Oui. Alors, j'étais comme chauffeur.

D'accord.

Je suis chauffeur sur le...

Chauffeur, c'est la personne qui est plutôt dans les chaudières ?

Dans les chaudières, oui. C'était pour avitailler la chaudière, quoi, au charbon. Et alors, on a reçu... Combien de temps que je suis resté là ? Oh, pas tout à fait. Non, non, non. Bien avant ça. Et donc, il y a le cuirassé Paris qui était vraiment... Qui avait vraiment fondu. Et donc, on m'a pris sur le cuirassé Paris. Un bateau, franchement, qui était vraiment bien. Le Lorraine, oui. Le Lorraine.

Vous êtes toujours en Méditerranée, là ?

Oui, en Méditerranée, toujours. Mais alors, quand on s'est formé en escadre, par exemple, là, et puis la guerre était proche et tout était tout à fait à nos portes. Les Allemands qui descendaient plutôt vers le Midi, quoi. Alors, donc, il a fallu choisir. Donc, on faisait partie de la troupe Force X. Oui.

Vous avez été surpris par ce coup de tonnerre de septembre 39 où la guerre est déclarée entre l'Allemagne et la France et puis par la rapidité avec laquelle la France s'est effondrée. Ça vous a surpris un petit peu cette découverte ?

Oui, certainement. Parce qu'on ne s'attendait pas à ces choses-là. Parce qu'on les avait promis tellement de choses avec les gouvernements qui ont passé, quoi. Et franchement, on ne s'attendait pas à ça. Et puis avec ça, bon, le mouvement qu'il y a eu dans la marine nationale aussi. Donc, il a fallu quitter. Donc, on rejoint le Moyen-Orient. Et on s'est trouvé à Mers El Kébir avec pas mal de navires. Donc, comme cuirassé par exemple, il y avait le Lorraine, le Bretagne, le Provence. Mais ça ne marchait pas non plus avec les Anglais. Parce que les Anglais voulaient qu'on rejoigne un port anglais occupé par eux, quoi. Alors, ça fait que ça n'a pas marché. Les Français n'étaient pas d'accord non plus.

Et le commandant du Lorraine ou l'équipage, eux, voulaient vraiment rester dans la Force X ? Ils ne voulaient pas rallier un port anglais ?

C'est-à-dire que oui, ils voulaient rester dans la Force X. Parce que franchement, c'était quand même des Français. Il n'y a pas de doute qu'ils en voulaient. Tout ça, s'est malheureusement mal fini puisque les Anglais nous ont tirés dessus. Et nous sommes partis ensuite à Alexandrie, en Égypte. Et alors là, il a fallu tous les bateaux qui étaient là-bas sous les ordres de l'amiral à Tonkin, donc il avait l'amiral français.

L'amiral Laborde ?

Non, Laborde, c'était à Toulon qu'il était. Je ne sais pas si c'est l'amiral. – L'amiral. Oui, je crois que c'est l'amiral. Et donc, il a fallu que toutes les soutes à mazout soient complètement vidées avec les armes, les **omules**, tout ça, il fallait que ce soit... – D'accord. – Et que c'est les Anglais qui prennent tout ça en charge. On a regardé ça dans le soleil. Pour nous, la guerre était libre.

Quel sentiment vous aviez par rapport aux Anglais, effectivement, après avoir connu Mers El Kébir ou Dakar, l'affaire de Dakar ?

C'était une affaire de Dakar, oui. Et pour Mers El Kébir, on a quand même trouvé gros, parce qu'on était ensemble jusqu'alors. Et il a fallu un petit changement de rien du tout pour changer toute la face. Parce que nous autres, par exemple, sur le Lorraine, on aurait dû être avec eux d'abord aussi. Ou alors eux venir ici à Alexandrie. Donc c'est un sacré mélange. Et donc là, nous nous étions dépouillés complètement avec les Anglais, une fois arrivés en Égypte.

Et donc il a fallu suivre les ordres. C'est bizarre, c'est que je me rappelle d'une chose, on était plutôt attaqués des fois par les Italiens, mais pas par les Allemands. Pourtant on n'aimait pas les Allemands, il n'y a pas de doute. Ni les Anglais, ni les Italiens. Si, les Anglais, bien sûr, par la force des choses, on y revient toujours. Puisqu'il fallait former quand même une équipe qui représente la France libre quand même.

Vous aviez entendu parler de cette France libre, de ce Général de Gaulle qui coûte que coûte mettait sur pied une armée. Vous aviez entendu parler de ça ?

Ah oui, si, si. Parce que nous, si on avait pu s'échapper de suite, on serait partis, on aurait déserté et rejoint comme les premiers qui ont fait. Mais enfin, il y avait une difficulté chez nous aussi pour une bonne raison, c'est que les polices de Vichy et d'Allemagne n'arrangeaient pas toutes les choses. Parce qu'ils nous en ont fait voir de toutes les couleurs ; puis ils nous menaçaient, aussi bien les Français que les Allemands. Alors que s'il y avait quelque chose qui arrivait, c'est sur nos parents qui nous restaient, qu'ils s'acharnaient, aussi bien les Vichys que les Allemands. C'est une chose qu'on n'a jamais vu en Belgique.

Et à partir de quand vous avez pris la décision de rallier la France libre ?

À ce stade-là, il y avait davantage qui quittait la flotte d'Alexandrie pour se réfugier sous l'aide des Anglais, si on veut. Donc on a quitté Alexandrie, on a embarqué sur un cargo anglais, avec une bonne partie de l'équipage français aussi, pour le parti.

Pas mal quand même. Donc c'est une évasion ? C'est considéré comme une évasion ?

Oui, oui, oui. Donc il y avait les Anglais, les Français, et puis on est resté quand même pas mal de temps en Afrique du Sud. Enfin une quinzaine de jours. En Afrique du Sud ? Là on est à quelle époque à peu près ? À 1942, quoi. Début 1942. Nous autres on a débarqué, on a rejoint en 1942, on a quitté Vichy et rentré dans les Français libres.

Vous avez eu compte de terminer en France libre à partir du 1er janvier 1943 ? Donc vous avez fait un périple depuis l'Égypte en passant par l'Afrique du Sud ?

Par l'Afrique du Sud, oui. On a monté comme ça là.

À bord d'un bateau britannique ?

Britannique, oui. Mais auparavant j'ai oublié de vous dire que quand ça se sentait déjà de brûler dans la maison, il y avait quand même pas mal d'argent dans les caisses françaises, dans les **allures**, quoi. Donc on était 7-8 bateaux français et nous avons transporté l'argent français dans les banques canadiennes. Halifax, on a été

en plein livre. Et puis à cette époque-là, les Allemands commençaient à fourrer leur nez avec leurs sous-marins pourris. Et on était en attaque tous les jours, quoi. Ah oui, d'accord. Enfin, il n'y a pas eu de mal d'arrivée, mais ça aurait pu arriver. C'est une catastrophe. Et là, on est arrivé à bon port. Nous sommes arrivés en Angleterre, à Southampton. Et de là, on s'est répartis.

Comment ça se passe, l'accueil en Angleterre ? Vous avez été pris en charge par qui ?

Il y avait quand même des Français libres, une partie. Et puis les Anglais, quoi. Les Anglais, ils étaient occupés, nous. Et puis alors, ils étaient quand même à nous. Ils avaient besoin de nous, puis nous autres, on avait besoin d'eux.

Et pendant cette traversée, pendant cette remontée vers l'Angleterre, vous avez... Ça lui est assez long, j'imagine. Vous avez sympathisé avec d'autres marins, qui étaient peut-être déjà des marins du Lorraine.

Il y a-t-il des personnes avec... Il y a quelques-uns qu'on a trouvés, comme ça, quoi. Il y avait déjà...

Il y avait Lofi avec toi sur le bateau.

Ah non, mais ils étaient ensemble. Comme moi, c'est le même bateau. Lofi. Lofi, oui. Lofi. Et sa femme et son fils. Sa femme aussi, avec son petit bébé. Et quelques-uns comme ça qu'on a trouvés. Il y avait même Léon Vautier sur le bateau, là aussi. Ah oui, mais lui, il est né de la machine... Du Liban. Du Liban, oui. Ah, sur ce bateau, il y avait aussi tous les fusiliers marins qui quittent le Liban.

Oui, oui. Ah, d'accord, oui. Oui, oui. Vous, vous avez quoi comme spécialité ? Vous êtes toujours chauffeur ? Enfin, là, vous n'êtes plus rien sur ce bateau. Vous êtes un voyageur.

Moi, j'étais voyageur, puis j'étais fusilier marin après, aussi. Fusilier marin. Fusilier marin et commandant, quoi.

Oui. Mais pour l'instant, vous n'êtes pas Fusilier marin. Vous êtes matelot, chauffeur, comme spécialité. Fusilier marin, c'est après.

Oui, mais moi, il y a longtemps, j'ai terminé. J'ai fait 7 ans et demi, et puis après, je ne sais pas, j'ai voulu aller fourrer mon nez encore en Indochine. Je crois que j'ai réfléchi à ça.

On y reviendra peut-être tout à l'heure, oui. Donc, l'arrivée à Southampton, alors là, vous arrivez dans une caserne. Comment ça se passe ?

Oui, on a été récupérés par des Anglais, puis ils ont logé, tout ça, ils nous donnaient à manger. C'était bien, quoi. On commence à commencer à se réchauffer un peu, quoi.

Et là, vous avez une idée précise de ce que vous voulez faire ?

C'est-à-dire qu'on a eu, après, un officier. Un officier qui était plus haut que Schaeffer. Comment il s'appelait déjà, s'il était mort, là ? Downsend. Hein ?

Un officier anglais ?

Oui. Downsend. Oui, c'est vrai. Alors lui, il nous a pris en charge aussi, quoi, le groupe, si on veut, quoi. Donc, en étant avec Schaeffer, on a été en même temps avec le colonel anglais.

Et c'était lui qui s'occupait principalement des Français, le colonel anglais.

Oui. Comme il parlait français, c'était quand même une facilité pour lui. Ah oui, bien sûr.

Donc, vous êtes pris en charge par cet homme. Et donc, c'est à ce moment-là que vous faites la connaissance de Philippe Kieffer, c'est ça ? Vous le voyez ?

Oui, oui, oui.

Quelle impression il vous a faite, cet homme, lorsque vous l'apercevez la première fois ?

Oui, mais c'était... Il était, franchement... Il était assis, si on veut, mais il fallait l'écouter, hein. Ah oui, oui, si, si. Enfin, il était brave, quoi, il n'y a pas de doute. Mais il fallait prendre le... Il fallait remuer la moutarde, quoi. Parce qu'il n'en a pas été longtemps, lui.

Vous aviez entendu parler plus qu'à présent des commandos, vous saviez ce que c'était, avant qu'on vous en parle en Angleterre ?

Ah, quand je suis arrivé en Angleterre, j'en ai mis au courant, quoi. D'accord. De toute façon, c'était ce qu'il nous fallait, nous autres, quoi. Parce que, pour moi... Bon, j'étais chauffeur, mais c'était pas ça. En plus, je préférais être fusilier marin, et puis combattre à terre, quoi. C'était plutôt mon idée.

Bien, nous en étions restés à l'instant où vous arriviez à Southampton, dans le sud de l'Angleterre, avec l'ensemble des fusiliers marins de Lofi, qui revenaient du Liban. Donc, à partir de là, comment ça se passe ? Vous vous engagez dans la France Libre, à ce moment-là, ou vous êtes déjà engagé ?

Ben oui, là, pour dire que j'étais engagé, quoi. Parce qu'une fois qu'on avait mis des pieds sur la terre de nos amis anglais, ben, ça y est, quoi.

Si, là, on faisait partie déjà des forces françaises libres, quoi. Au départ, aussi, quoi.

Et tout de suite, vous vous engagez dans les commandos, ou vous avez hésité ?

Ah, moi, non, j'ai pas hésité tout de suite. Parce que ça me plaisait, moi, fusilier marin. J'aurais préféré, au départ, en m'engageant dans la marine nationale, trouver ce job-là, quoi. Et autre chose est arrivée, vous savez. Je suis allé... Enfin, j'étais comme chauffeur. Mais, oui, là, une fois qu'on était en Angleterre, ben, ça y est, quoi.

Et comment ça se passe ? Parce qu'il suffit pas de vouloir être commando, il faut aussi être capable de l'être ?

Ah, il faut être capable, oui, parce qu'il y en a qui se sont engagés. Et puis, qui se trouvaient en difficulté, après. Pour une question de vitalité, et puis de la force de la personne, aussi, quoi. Il faut gérer beaucoup de choses, aussi, hein. Parce que, non, franchement, c'est pas tout d'aller là-dedans, mais il faut savoir, quand même, se défendre. Ah, oui.

Vous étiez conscient que ça allait être un métier difficile, le commando, que l'exercice, que l'entraînement que vous allez subir allait être très difficile, vous étiez un peu au courant de ça ?

Ah, si, si, si, j'étais au courant, déjà, de beaucoup de choses, quoi. Bien sûr, on nous parlait, par exemple, de ne pas faire des escalades en Écosse, un peu partout, en Achnacarry. Ben, on savait ça, déjà. D'accord. Mais on était déjà gonflés, pour ça, quoi, franchement. Et c'était rare, ceux qui venaient de là-bas, ou alors, s'ils venaient, s'ils retournaient, c'est que ça ne casait pas, comme une santé, ou quelque chose comme ça, quoi. D'accord.

Parce que ceux qui échouent à l'issue de l'entraînement à Achnacarry, sont réintégrés dans leur unité d'origine, etc.

Oui, c'est ça.

Donc, vous, vous allez partir à Achnacarry, subir un entraînement.

Donc, à Achnacarry, c'est en Écosse. Oui, oui. Dans le nord de l'Écosse.

Quels souvenirs gardez-vous de votre arrivée dans ce camp, ce qui est un camp de commando, en fait, britannique ? Quels souvenirs gardez-vous ? Vous avez un souvenir particulier ?

Ben, ça me donne l'impression que, quand on est dans une fosse, quoi, franchement, c'est pas les difficultés qui vont nous manquer, quoi. Mais sans l'appréhension, quand même. Parce qu'on s'y dédie, moi, enfin, il y a bien d'autres qui s'y dédient. Ben, on est là, mauvais temps. C'est une force de caractère qu'il faut avoir.

Parmi les différents exercices de l'entraînement, bon, vous allez faire plusieurs sortes d'exercices, de combat, des marches.

Ben, oui, d'abord, beaucoup de marches.

Vous n'étiez pas formé pour ça ? Vous êtes un peu, vous, dans l'inaction depuis plusieurs mois, là, vous n'avez pas l'entraînement physique ?

Ah non, non, d'accord, mais c'est vite fait, hein, parce que quand on s'en forme, ben, ça y est, ça vient très vite.

Et vos instructeurs, ce sont des instructeurs anglais ou des instructeurs français qui vous encadrent ?

Principalement des français, hein. Ben, oui, c'est toujours des commandos français, déjà. Ben, quelques-uns qui venaient des fois comme ça, quoi. Ceux qui, d'ailleurs, il fallait qu'ils parlent français, aussi, c'était pas toujours facile pour eux, non plus. À part le colonel anglais qui est arrivé, d'accord. C'est vrai, ils parlaient couramment français, quoi. Ils pouvaient se permettre de nous commander, de nous donner des ordres. Quand il y avait des sorties, ils venaient des personnes plus haut placés, et puis, d'accord, ça venait de l'état-major, un peu tout.

Vous êtes les premiers, les français du **Achnacarry** sont les premiers étrangers à participer à un cours de commando, hein, justement, ça s'est jamais fait. Est-ce que vous n'avez pas l'impression que les anglais vous attendent un petit peu au tournant et essayent de vous tester un petit peu ?

Oh oui, mais il n'y avait rien à faire contre nous. Même les norvégiens, parce qu'on les voit toujours bien baraqués, aussi, mais grands, quoi. Nous, on était minuscules vis-à-vis de cela. Oui, mais quand c'était une marche, par exemple, ils pouvaient toujours courir après nous.

Est-ce qu'il y a un exercice, un entraînement qui vous a paru vraiment très difficile pour vous ? Est-ce que vous avez eu du mal dans telle ou telle discipline ?

Bien sûr, des fois, on était fatigués. Quand on arrivait à une marche, je ne sais pas, quitte à 20 km du but, par exemple, il fallait quand même marcher très vite pour arriver à peu près à l'heure. Alors si, il y avait du mal sur une fois, mais on arrivait quand même, avec la volonté.

Vous n'avez pas eu une période d'abattement, de doute, ou envie de tout laisser tomber ?

Oh non, pas moi.

Et parmi vos camarades, il y en a qui ont rejeté l'éponge ?

Non, oui, peut-être plus de bien, mais je ne pense pas. Je ne sais pas, je les vois toujours, à part quelques-uns qui partaient, ou c'était bien qu'ils étaient obligés de partir, je ne sais pas, exactement. C'est possible qu'ils étaient obligés de partir aussi. Vis-à-vis de la forme physique, ils n'étaient peut-être pas assez costauds. Alors il y en avait, il n'y en a pas quand même. Ils n'étaient pas tous des monstres.

Y a-t-il des personnes avec qui vous vous mettez plus en relation, avec des liens d'amitié? Est-ce qu'il y a un regroupement entre bretons, par exemple ?

Ah ben oui, on était quand même une bande de bretons. En général, on se regroupait, et puis on se connaissait bien déjà. Et puis on faisait bonne appart [bande à part ?], si on veut. Pourtant on aimait bien les autres aussi, mais il y a quand même un choix.

À l'issue de ce mois d'entraînement à Achnacarry, vous allez être breveté commando, vous allez recevoir le béret vert. Est-ce que ça fait l'objet d'une cérémonie particulière ? Vous vous souvenez de cet instant où on vous remet votre béret et vous êtes commando ?

Ah ben, c'est arrivé le 14 juillet 1943. Et on est débarqués à Londres. Tiens, il y a la photo là.

Vous avez défilé à Londres le 14 juillet 1943 ?

Oui, à Londres, oui.

Et il y a le KFR, il y a vous à Kédavre, derrière.

Et puis t'as l'équipe derrière. Oui, on reconnaît Hulot. Oui, il y a des Français, un civil, en même temps.

Ah, je croyais qu'il n'y avait que la troupe 1 qui avait défilé le 14 juillet 1943.

Mais vous, vous avez défilé ?

Ah oui, j'ai défilé là aussi. Oui, il est là, derrière aussi. Oui, je suis là dans les années 3000. D'accord.

Et certains, est-ce que parmi vos camarades, certains ont refusé de défiler ce jour-là ? Parce que hier, Francis Guézennec me dit que lui avait refusé de défiler devant Giraud.

C'était Giraud qui... Ah oui, mais non. On n'a pas été chercher si loin que ça. Nous, c'était de gauche, c'était pas Giraud.

Il a dû avoir une histoire aussi avec Thierry d'Argentlieu, non ?

Thierry d'Argentlieu, oui. Parce qu'on avait des photos où il y avait Thierry d'Argentlieu. Je crois que c'est le même jour, mais je ne l'ai pas trouvé. Je ne sais pas où je l'ai mis. Non, Thierry d'Argentlieu, lui, il pensait avoir bouffé des galons aussi. Il avait déjà pas mal, parce qu'il y avait quatre, cinq galons qu'il avait. Je crois bien que c'est Chauvet qui avait dû raconter cette histoire. Lui, il préférait être à la place du général de Gaulle.

Pendant ce défilé à Londres, quels sentiments avez-vous ? Quel est l'accueil de la population britannique, que vous souvenez de cette journée ?

Ah oui, si, si. J'étais bien à Toulouse, et beaucoup de Français étaient là-bas. Ce sont les premiers qui vont rentrer en France. Allez, bon, j'ai enlevé ça. Elle me distingue. Est-ce que vous connaissez ça, surtout cet article-là ?

Lorsque vous défilez à Londres, là, vous avez terminé votre période d'entraînement. Vous avez broté commando, vous avez votre béret. Et là, vous logez chez l'habitant, à ce moment-là. Après, vous êtes descendu à Eastbourne, ou je ne sais pas ce qu'il se passe, et vous logez chez l'habitant.

Oui, oui, oui. J'ai dû... Oui. Deux billets. Deux billets, ça veut dire deux habitations différentes. Parce qu'il y a une qui était trop éloignée du camp, ou ça, quand on était récupérés. C'était bien trop loin. Tandis que celui que j'ai eu la dernière fois, là, c'était pas loin du campement, quoi.

Parce que le but, c'est que vous logez chez l'habitant, mais tous les matins, vous partez au commando, vous travaillez, vous entraînez, vous revenez le soir.

Oui, on revenait le soir.

Et vous logez seul chez l'habitant, ou vous êtes avec un autre commando ? Comment ça se passe ?

Moi, j'étais seul. Et ça arrivait qu'ils étaient des fois deux, trois.

Et l'accueil chez l'habitant est aussi le même que l'accueil dans les rues ?

Moi, j'étais bien. Franchement, bien, bien, bien. Et tout le monde ne peut pas dire ça. Parce que ça dépend de la personne qui est enceinte aussi, quoi. C'est la façon qu'ils nourrissent et un peu tout. Moi, je savais qu'est-ce qu'il fallait leur donner. Bon, il fallait donner ici et ça, bon. Moi, j'étais toujours à gogo, à manger. Mais j'ai jamais eu faim.

Et vous avez des périodes de repos, de permission ? Est-ce que le dimanche, c'est une journée qu'on vous donne ?

Oui, il n'y avait pas de journée comme ça. Ça pouvait arriver qu'on nous appelle pour aller à tel ou tel endroit, même un dimanche.

Et le soir, vous sortez un petit peu en ville, comment ça se passe ? Vous avez quand même des loisirs ?

Ben oui, on s'est trouvés une seconde fois. Ah, des loisirs ? On trouve toujours si on veut. Mais pour moi, j'étais trop sérieux pour ça.

On a parlé de bagarres homériques dans les pubs anglais.

Ah oui, il y en a qui se cassent la gueule. C'est dégueulasse.

On parlait surtout des Français, des Français qui étaient très bagarreurs.

Ah ben oui, c'était vrai.

Parmi les commandos, c'est ça.

Ils attrapaient la tournée avec les Français.

Et comment vos Kieffers voyaient-ils cela ? Voyant revenir le lendemain, un type amoché dans les rangs.

Il n'a jamais eu à se plaindre. Ça fait que j'ai toujours été correct avec n'importe qui. J'allais prendre plainte. Et ce que je me rappelle, on était un petit peu fripouille parmi les Français. Je me rappelle qu'on nous avait amenés dans un bois. Il y avait plein de gibiers là-dedans. Et les Anglais qui étaient avec nous, ils disaient qu'il ne fallait pas toucher ça, c'est défendu.

Ils parlaient de ça en anglais. Ils m'ont dit, tu ne veux quand même pas dire que tu n'es même pas un lapin, ni un lièvre, ni des oiseaux ? Si, si, il y en avait tant.

Ils faisaient comme nous, ils faisaient pire que nous. À la bonne école, on avait des Français. On avait comme ça de quoi nourrir la famille quand ça arrivait.

Vous allez rester dans le sud de l'Angleterre, à Eastbourne, jusqu'à la fin de l'année 1943, comment ça se passe après ? Parce qu'après va commencer une période de raids, vers l'automne 1943, vers Noël, de raids de sondage sur les côtes françaises et sur les côtes de Hollande. Vous, vous avez participé à un raid, je crois ? Le raid de Gravelines. Comment ça s'est préparé ce raid ? Vous avez des explications ?

C'était vite fait. Parce qu'on se trouvait dans la région de Douvres, et puis il y avait des Américains qui avaient passé avant nous dans ce camp. Et soi-disant qu'il y a même eu une vache qui a été tuée par un Français. Il a tiré dessus exprès. Il a dit non, non, c'est mon âme, mon œil. Il voulait avoir une bombe d'ISTAC là-dedans.

Il était envoyé, lui, non ?

Non, il n'a pas été envoyé. Non, ils n'ont pas suivi de suite. Il n'a pas été raconté ça à Pierre-Paul-Jacques. Autrement...

Cassette 1-Face B

On était tellement pauvres, nous, dans les maisons. C'était un peu ça, quoi. C'était un peu... C'était ouvrier, si on veut, mais alors... Une classe inférieure aux autres, quoi.

On n'était pas bien heureux non plus. C'est pour cela qu'on va chercher à bouffer. Là, vous êtes à Douvres pour vous préparer pour grimper.

Oui, mais on ne s'attendait pas, parce que nous, nous étions... On avait quitté Brighton pour aller ici, approcher de Douvres. De Douvres, pour pouvoir démarquer en France, avec l'aide d'un commandant d'un bateau de guerre, petit bateau de guerre anglais. Donc, ils sont venus, quoi.

Donc, le groupe auquel vous appartenez est conduit par VALLERAND. C'est VALLERAND qui a choisi ces hommes ? Oui, moi, je l'ai vu se noyer. Ainsi que des Ecossais à côté... C'est VALLERAND qui vous a choisi, ou comment s'est passée la désignation des hommes ? Oh, je ne sais pas comment je les ai... Mais moi, je l'ai vu se noyer, ainsi que les conseils à côté.

Et VALLERAND, vous le connaissiez avant ? Vous l'aviez fréquenté un petit peu ? Oui, comme ça, quoi. Mais c'était vraiment un chic type. Il connaissait son métier.

Vous voyez bien que c'était un gars qui avait déjà fait l'armée. Donc, il était plus vieux que moi, quoi, depuis quelques années. Et les autres participants à ce raid ? Meunier, Caron, Navreau, vous les connaissez un petit peu ? Ça, c'est VALLERAND.

Oui, Meunier. Meunier et Caron, on faisait partie de la même équipe, quoi. Ils faisaient partie de la même équipe.

Meunier, Caron. Caron était second-maître. Meunier était comme moi, vous savez, quoi.

Qui s'y avait dit ? Porcelot. Porcelot ? Oui. Donc, vous vous retrouvez tous, tout ce petit groupe à Douvres, et vous ne savez un peu pas ce que vous allez faire. On ne vous dit pas que vous allez débarquer en France. On vous dit, on vous donne un lieu, mais c'est un lieu anonyme.

Oui, bien sûr. Déjà, au départ, on savait quelque chose, quand même, quoi. On se disait, ça pue, ça s'embrouille, là. Oui, oui, oui.

Bien sûr. Une fois qu'on était dans l'Allemagne, hein, on était dans l'Allemagne. Alors, c'est quoi la mission précise ? Qu'est-ce qu'il faut vous rappeler ?

En tous les cas, ce que je sais, c'est qu'il faisait froid. Puisqu'il y avait une couche de glace, comme ça, de sur l'eau. Quand on arrivait à, comment, en France, quoi. Là, j'ai avalé le nom.

Gravelines ?

Gravelines, oui. Là, il y avait trois, trois anglais et écossais, quoi.

Et vous abordez la plage de Gravelines, à bord d'un Doris, quand c'est un petit bateau.

Oui, oui, mais là, il devait rester quelqu'un à surveiller ce bateau-là. En cas que, par exemple, on a été obligé de revenir assez vite, quoi. On ne sait jamais.

Alors, ce n'est pas arrivé, mais ça aurait pu nous arriver, parce que, quand on était dans le champ de mines, nous étions en train de chercher les mines. Alors, les mines qui nous intéressaient, c'était les mines plates qu'il y avait, là, et qui étaient encore en bon état, parce qu'on les prenait et on savait quand même les démonter et les emmener en Angleterre pour les contrôler de nouveau. Donc, il y avait du fil de fer, barbelé, on prenait des morceaux, on les emmenait avec nous aussi. Il y avait un peu de tout. Et on s'est trouvés dans le champ de mines, là, et il y a deux allemands qui s'amènent, là, ils étaient en train de discuter en chleuh, quoi. Alors, on a dit, tiens, nous voilà propres ici.

Alors, pas de bruit, on était à plat-ventre, à plat-ventre, là-dedans. Et on avait fini pour dire, on était prêts avant tout de revenir, quoi. Et on les a laissés partir, puis ils chantaient après, ces deux-là.

Ils **giflaient** [sifflaient ?], en bas, ils avaient passé un bon Noël. C'était à Noël, c'était à Noël. Oui, oui, mais ils avaient passé un bon Noël, parce qu'on les entendait chanter un peu plus loin. Et nous autres, on chantait d'une autre façon, parce que c'était l'autre chose, ils nous entendaient, quoi. Alors, bien sûr, quand, en repartant, il y a le Gallois qui était avec nous, mais lui, il a plongé aussi, mais il pouvait plus sortir. Alors, il criait, maman, mamie, maman, mais je ne pouvais pas le voir, moi, il était trop profond. Ça fait que j'avais vu avant **VALLERAND** se noyer aussi, parce que j'étais un des seuls à le trouver possible.

Là, il faut expliquer que vous tentez de rejoindre la vedette à la nage, parce que vous n'avez plus de... l'embarcation est inutilisable.

Oui, parce que là, elle prenait de l'eau partout.

Vous, vous partez aussi à la nage ?

Moi, j'étais parti à la nage, déjà, avec **VALLERAND**. Oui. Et **VALLERAND**, il était parti avant moi, donc il s'est trouvé en nage. Et puis, en arrivant à proximité du bateau anglais, qui devait nous retourner, tiens, voilà, il est resté dans l'eau aussi, quoi. **VALLERAND**. Alors, donc...

Et le bateau, vous l'aviez vu, le bateau, un petit peu au large ?

Ah oui, oui, oui, j'avais vu la vedette anglaise. Mais bon, on ne pouvait pas crier non plus, parce qu'à un moment-là, ils auraient été alertés, les Allemands.

Et vous n'aviez pas de contact radio avec la vedette, non ?

Non. Ah, si, si, si, si. Il y avait un, quand même, qui avait un poste, un petit poste, il avait un contact avec un gars **du bord**. Mais c'était un bateau minuscule, je ne sais pas combien de types il y avait à bord, cinq personnes, six personnes. Mais il marchait bien, quoi.

Voilà. Et... Voilà. Le Gallois, il est passé aussi. Il pouvait arriver. Et après ça, on a eu les deux Anglais, quand on a dit qu'on allait se camoufler, on a traversé le cimetière. Et on a dit, c'est pas tout de traverser le cimetière, d'accord, on est parmi les morts, ils ne feront pas de mal, ceux-là. Mais après ça, faudra sortir d'ici, on a vu une maison qui était allumée, de la lumière, quoi.

Donc là, vous partez avec Caron, **Navreau**, Pourcelot et Meunier ? Vous êtes tous les cinq ?

Oui.

Les Anglais sont restés sur la plage ?

Les deux Anglais sont restés sur la plage. Ils n'ont pas voulu nous suivre. Parce qu'ils se figuraient, pour eux, que le bateau serait venu les chercher. La preuve, il ne s'est pas venu. Et puis... Donc ils sont restés dans la baille. Ils ont été fusillés après, ça. Mais non, fusillés ou noyés, ces deux-là ?

Je ne pourrai pas dire exactement parce que... Oui, ils ont été tués. Peut-être bien. Il y en a qui le disaient aussi.

Oui, mais c'est peut-être mieux. Ils sont noyés. Moi, j'ai pensé plutôt qu'ils avaient essayé de s'en aller dans un endroit pour se cacher, et qu'ils avaient été pris par les Allemands, et qu'ils ont été fusillés après.

Dès qu'on le sent, c'est ça que c'est. Donc vous, vous êtes tous les cinq. Vous êtes encore en commando.

Je pense que vous avez le visage noirci. Vous êtes vraiment... Oui, oui, parce que la dame qui était là, elle disait bien. Moi, j'ai eu peur de vous voir, parce qu'elle demandait quelle race.

C'est ça, quoi. Vous avez vos armes avec vous ? Vous abandonnez votre matériel ? Non, j'avais pas grand-chose. J'avais juste un poignard avec moi, que j'ai offert au fils, vraiment.

Je lui ai dit, tiens, je te fais un cadeau. Il a gardé précieusement. Et puis, il ne me fait pas voir à personne.

Il dit, c'est à toi, ça. Cache-toi, ton poignard. Donc il l'a toujours, parce qu'il aimait aussi me voir.

Il a toujours son poignard. Le fils **Brébent**, c'est... M. **Brébent**, c'est le fils de la personne qui vous a recueilli, ça ? Oui, la ferme. La ferme, puis on s'est trouvés d'une drôle de façon dans la ferme, puisqu'on a monté à l'étage au-dessus.

Donc c'était un grenier. Et franchement, avec ce qu'on avait attrapé dans la mer, on avait mouillé tous les pieds. Alors, qu'est-ce qu'on a fait ? Il y avait un sac de balles d'avoine.

On s'est collés là-dedans. Oui, mais on ne s'attendait pas que ça reste collé partout. Il y en avait partout, partout.

Alors je dis, on est là, ici, on va se **battouiller**. Et à un moment donné, on dit, il y a des bouches ici. Rien n'est fait.

Et là-bas, ils parlent flamand. Alors on ne s'attendait pas à ce que bien. On croyait que c'était des Allemands.

Non, c'était des Français. C'était les gosses de **Brébent**, de M. **Brébent**. Alors, quand ils ont vu qui était là, ils se sont partis le dire aux parents.

Le père est nu, la mère osée. Alors on dit, il ne faut pas rester là-dedans. On va vous trouver un autre endroit pour aller vous cacher.

Donc, on est partis se cacher dans un four à Chicorée, un ancien four, qui n'avait pas travaillé depuis un an. Là, on avait laissé presque deux jours. Quand il a fallu quitter, ils ont réussi à trouver des vêtements.

il y en a qui ont été... Ils ont réussi à les habiller à peu près convenablement. Mais, moi, je n'étais pas d'accord parce que j'avais un pantalon qui était beaucoup trop court. Alors les Allemands, une fois qu'on avait traversé, avec le canot, il y a le canon qui est là, le petit fleuve, le Havre.

Et là, on a traversé là. Pour arriver à la gare, il y avait encore des cheveux en train de faire la gare. Ils ne s'attendaient pas à nous voir là.

Ils ont pris les ouvriers. Après, nous sommes arrivés à la gare de **Bourbourg**. Là, il y a des copains qui ont déjà quitté.

Vous vous séparez. Moi, je suis resté avec **Navreau** et **Porcelot**. Tandis que Caron et Meunier sont partis vers le haut, vers le nord, tout à fait vers le nord.

Récemment, il y avait Caron et Meunier. Moi, je suis venu tout seul après parce que je pensais trouver une tante à Amiens qui travaillait chez les **Broullois** depuis l'âge de... Je cherchais partout et je n'ai jamais trouvé ma tante. Là, vous n'avez rien ? Vous n'avez pas d'argent ? Vous n'avez pas de papiers ? Si, l'argent, on me donnait 2000 francs chacun.

Qui ça ? C'était la douane, le commandant de la douane. L'armée qui nous donnait un calcul dur. Il nous donnait un prêt.

Donc, c'était 2000 ou 3000 francs. C'est ça. Avant de partir en Ré, vous avez eu de l'argent ? Vous avez eu de l'argent ? En calcul dur.

Ça lui est arrivé à certains. Moi, je suis arrivé comme ça. Je n'ai pas trouvé de tante ni de connaissance.

Je suis arrivé à la gare du nord. La gare du nord, ma sœur n'habitait pas très loin de là. Mais depuis le temps, je n'avais pas vu ma sœur.

Ça faisait plusieurs années. Vous étiez parti ? J'étais parti. J'étais engagé.

Elle, elle avait changé. C'était le même patron. Lui, c'était un officier de la marine nationale.

Donc, lui, il changeait aussi suivant les besoins de la marine. Oui. Ça n'a rien eu.

Ça fait quelques événements. Moi, je suis arrivé comme un clochard à la gare du nord. Mais je suis arrivé chez ma sœur quand même.

Quand elle m'a vu arriver, je n'avais plus de pochette. J'ai enlevé les poches de ma veste et les pantalons. Elle était pas à mon arrivée.

Interview MADEC à GRAVELINES Cassettes 1 & 2 v2.docx

Mais je devais se dire à ma sœur, mon frère qui était recherché par la Gestapo. Il est mort. Mon frère ? Ce n'est pas Albert.

C'est ton frère ? Ben oui, Marie. Ben oui. Il était recherché.

Il a fallu qu'il quitte aussi à toute vitesse. Il ne savait pas que j'étais arrivé là. Il n'y a rien du tout.

Il a rejoint Cap-Hernand. Il avait une chose. Il est tombé sur une arme allemande qu'il a forgée.

Ça pouvait servir dans le magasin. Je suis resté 3-4 jours chez ma sœur. Elles étaient assez malheureuses.

Mon beau-frère, il avait été requis pour aller en Allemagne travailler. Il travaillait sur les avions. Ça les embêtait.

Il a réussi à avoir le plus d'aide qu'il y avait. Comme Valéron nous avait donné une adresse à 4 ou 2 heures. On allait marcher jusqu'à Toulouse.

En Toulouse, Toulouse était pris par les gendarmes français et par les allemands en même temps. Depuis Paris, vous repartez sur Toulouse ? Oui. À pied ? Non, j'étais en train.

Quand je suis arrivé là-bas, bien sûr, la France libre n'était plus libre. C'était pris par des allemands de tous les côtés. Ils m'ont expliqué aux gendarmes français qu'ils ne pouvaient rien faire ici.

Surtout, méfiez-vous ! Ceux-ci sont plutôt de mon côté. Enfin, je ne sais pas. Je suis revenu sur Paris et je suis arrivé à Toulouse.

C'était une Corée pour ma sœur. Vous aviez une adresse dans un café à Toulouse ? Oui, j'avais une adresse. C'est Pierrot.

Mais Pierrot, que Pierrot ? Je ne sais pas. Depuis Toulouse, vous auriez fait quoi ? Vous auriez passé par l'Espagne ? Oui, mais je devais aller. Ça faisait des ans.

D'après les papiers que j'avais, travailler dans le bois, en Espagne. En Espagne, j'allais rejoindre les forces françaises libres avec un navire anglais. Il y a tellement de français libres qui ont été ramassés d'abord pendant qu'ils ont essayé de passer.

Vous saviez que c'était risqué le passage par l'Espagne. À l'époque où vous vous entreprenez pour faire ce voyage. Oui, parce que pour moi, il n'y avait pas de paiement d'issue.

Mais vous saviez à l'époque que c'était quand même risqué, que vous risquiez de finir dans une prison espagnole. Oui, mais je ne savais pas encore tout ce qui se passait. Donc vous revenez chez votre sœur.

Oui, et alors là, comme Mazéas qui était officier du commando, qui habitait à Canfinissière, pas loin de Rosporden. Elle m'a écrit pour me dire qu'elle venait me chercher à Paris. J'ai dit non, ne faites pas ça.

Je suis venu jusqu'à Rosporden. Et là, ils m'ont reçu, ces gens-là, en me camouflant. Ils pensaient me faire connaître par la population.

Et vous leur expliquez un petit peu d'où vous venez, quel est votre parcours ? J'étais avec leur mari. Lui, il était officier. Bon, il a fini à Calcanon.

La seule chose qu'il me restait à faire, c'est de prendre encore des galons. Je me suis coltiné après une bande de types qui n'avaient pas fait de guerre, qui n'avaient rien fait du tout. Il fallait les apprendre quand même.

Donc ils m'ont suivi à la trace. Et franchement, ils n'ont pas eu à regarder, parce que c'est dans mon équipe que c'est qu'il y a eu le moins de tués. Donc vous allez rentrer dans un réseau de résistance ? Oui, je suis rentré dans la résistance à partir du mois de janvier.

Janvier 1944 ? Oui. Vous saviez qu'il y avait une résistance qui s'était organisée en France, lorsque vous vous combattiez un petit peu à l'extérieur ? Je savais déjà. Vous saviez qu'en France, il y avait des... Avec le beau-frère M. Mazéas, je le savais déjà, parce que lui faisait partie de la Résistance.

Donc je savais qu'il y avait quand même des mouvements, mais c'était un manque d'armes qu'il y avait, parce qu'ils n'avaient pas reçu encore le parachutage d'armes. Chose que j'ai participé aux parachutages d'armes aussi, à Sperre [Scaër ?]. C'est un produit qui n'est pas loin d'Orso-Provence, ni de Camaret non plus.

Bien sûr, j'ai initié tous les gars que j'ai vus. C'est qui ces résistants que vous rencontrez en fait ? En tout cas, ce sont des jeunes ? Oui, ils préfèrent être jeunes pour venir avec moi. Parce qu'ils se disent « Si, il va nous bouffer ». Oh non, c'est pas si méchant que ça.

Ça fait que là, il fallait qu'ils marchent avec moi. Voilà, il n'y a pas de doute. J'ai demandé de quel milieu, qu'est-ce qu'ils faisaient dans la vie.

C'était, tu sais, il y avait un peu de tout. Il y avait des gens qui travaillaient avec des manœuvres, des jeunes qui n'avaient pas de boulot, des trucs comme ça. Oh non, même ? Ben oui, il y en a qui travaillaient dans les usines, quelques usines ouvertes.

Et ce maquis était déjà organisé ? Il y avait déjà des cadres ? Ah oui, il y avait des gens. Il y avait des gens d'expérience quand même ? Ça veut dire que quand le partenaire est venu, il y avait un officier anglais et un officier français. C'était aussi dans la cour.

On s'est fait connaître, quoi. Qui manœuvrait avec les anciens commandos. Ça vous a servi ça, d'être ancien commando ? Oui.

Quel regard ils avaient sur vous, tous ces jeunes qui étaient un petit peu inexpérimentés, lorsque vous arrivez en ancien commando ? Ils étaient... Je n'étais pas... Je n'étais pas

fier à l'Uni, je crois que c'est ça pour ça. J'ai été admiratif quand même. T'es admiratif ? Ben oui, ils se rappellent beaucoup de moi.

Il y a beaucoup qui se rappellent de moi. On a eu la chance de voir ce gars. Oui, oui.

Je les laisse parler, quoi. Au niveau du maniement d'armes et tout ça, tu connaissais ? Je connaissais, bien sûr. Oui, vous étiez instructeur, donc vous avez un petit peu... Oui, je connaissais toutes les armes anglaises et même allemandes.

Et alors dans les actes, vous avez participé peut-être à des actes de sabotage, ou comment ça se passe, la résistance dans cette région ? Oui, oui. J'ai assisté, d'ailleurs, moi-même. J'ai fait sauter la ligne du chemin de fer, à Rosporden-Kernével, avec un client.

Je lui ai dit, je voulais bien voir ce que tu fais. Il m'a dit, viens voir, tu verras. J'ai fait voir, j'ai déballé, je ne sais pas combien de mètres de fil.

Et j'ai mis après la poule dedans. Un paquet d'oreilles qui est parti, quoi. Les Allemands n'ont pas été longtemps à remettre ça de leur place, parce qu'ils avaient toujours la réserve.

Enfin, ça a mis la puce aux oreilles, quoi. Il y avait quelque chose comme une louche là-dedans. Donc vous allez vivre un peu dans la clandestinité, là, maintenant ? Vous avez changé de nom ? Vous avez toujours votre identité ? Oh, non, j'avais le nom, j'avais une licence.

Pour les Andries. Oh, je suis déçue. Je suis déçue, ça.

Tu n'as jamais essayé de faire des films. On ne t'appelait que Léon, à Rosporden. Ben oui, je savais comment je ne t'appelais que Léon.

Mais tu avais un nom, Léon. Mais j'avais un nom, une licence. Legrand, c'est Alexandre Legrand.

Alexandre Legrand. Et vous logez chez qui, là ? Qui vous héberge ? Oh, ben là, j'étais, tout simplement, chez Mme de Réau. Mme Mazers.

Mme Mazers, plutôt. Le père s'appelait Créau. Mais eux, ils ont reçu plein de gens chez eux.

Oui, oui, oui. Ils ont reçu plein de gens. Ils étaient méritants, franchement.

Parce que qu'est-ce qu'ils n'ont pas reçu comme gars cachés ? Vous, avez-vous aidé, par exemple, à cacher des pilotes anglais ? Ça ne m'est pas arrivé, mais seulement... Il y en avait dans la région ? Oui, il y avait eu des avions abattus, des trucs comme ça. Donc, il y avait des Américains qui se sont trouvés là, c'est comme ça, quoi. Aider par des Français, quand même.

Créau, Créau. Son frère, Mme Mazers. Oui.

Ben, lui, il était un badalègueur. Et ton frère qui a été voir aussi. Oui, il avait six ans.

L'avion abattu. L'avion abattu. Il a perdu mon frère, il avait six ans.

Il avait six ans, oui. Il était parti voir, il ne pouvait plus revenir. Il ne savait plus.

Il était trop jeune, encore. Et la population de **Rostraudel** [Rosporden ?], là, et de la région, dans quel état d'esprit était-elle ? Elle était plutôt... C'est-à-dire que... Parce qu'il y a eu des morts. Ah, oui.

Il y a eu des tués. **Par achatage** [parachutage ?] de **calamars**, peut-être. **Par achatage**.

Ah, oui. **Par achatage** de calamars. Comme à la fin, nous autres, quoi.

Oui, mais... Les gens qui ont été tués dans la ville de **Rostraudel**, partout. Oui, après. Après, oui.

Par achatage, il y a eu, je ne sais pas combien de morts. Ah, oui. Parce que les Allemands avaient dû être vendus.

Oui, ils ont été vendus. Pas des biens. Des gens mal placés, quoi.

Ah, ben oui. À **Rostraudel**, après. Il y en a qui ont été déportés, après.

Il y a eu 30 maisons brûlées. 30 maisons brûlées. Un petit peu comme ça, oui.

Et vous pensez de temps en temps aux commandos français que vous avez quittés par la force des choses ? Vous pensez de temps en temps au ralliement, aller rallier quelque part ? Vous avez perdu tout contact pour l'instant ? Ah, ben oui. Parce que le premier officier que j'ai vu au commando, c'est le capitaine Vos, qui est là. Qui a été scellé, d'ailleurs.

C'est le premier. Alors, il dit, moi je retourne à 2e DB. 2e DB, il reste à me regarder.

Ben, non. 2e DB, non, non, non. Dans les commandos.

Mais moi, je pensais à 2e DB. Moi, j'aurais bien pu y aller. Si c'était un peu plus tôt, je partais.

J'étais à 2e DB. J'aurais pas fait mieux que dans les commandos bleus. Donc ça, vous allez reprendre contact avec les commandos après le mois d'août ? **Ou le 44 ?** Oui, oui.

La libération ? Oui. Je rejoins l'**USSR**. En **remanche** [Arromanches ?] ? En **remanche**, oui.

En **remanche**. Oui. Donc j'ai embarqué là-bas.

Quand ils sont arrivés en Angleterre, moi, j'ai été reçu par des principaux chefs anglais, là-bas. Et vous avez quitté la Bretagne et le réseau de résistance une fois que les lieux sont libérés, c'est ça ? Ici ? Non, parce qu'il y avait encore l'Orient à cette époque-là qui était occupé par les Allemands, quoi. Le coin était libéré.

Le coin était libéré. D'accord. Donc c'est à partir de ce moment-là que vous vous replongez un petit peu dans les commandos ? Ah oui, oui.

Là, j'ai rejoint les commandos nouveaux. Et de toute façon, tout le monde ne s'attendait pas à me voir là parce qu'il y a beaucoup qui croyaient que j'étais mort. Oui, bien sûr.

Ah oui. En Angleterre, ils ne savaient pas. Ils ne savaient pas que j'étais **absorbi**.

Ils étaient tous devenus... Et lorsque vous vous embarquez en Angleterre par la **remanche**, quel sentiment vous avez en découvrant ce pouvoir artificiel de la **remanche** ? Vous n'étiez pas un petit peu bluffé quand même par la logistique américaine ? Oui, bien sûr. Mais enfin, il faut s'attendre à tout avec ces choses-là. Parce que c'était du sud de notre terrain.

C'est une grosse force qui disait ce qu'ils faisaient. Alors, il fallait les écouter comme il faut, quoi. Et vous vous embarquez en Angleterre à bord d'un bateau, d'une barge, comment ça se passe, à traverser ? Ah, pour traverser, non.

Oui, d'une barge, oui. Mais arrivé en Angleterre, il était fini, là. Moi, j'étais appelé pour féliciter, quoi.

Oh, j'ai eu des félicitations, mon gars.

Et là, vous avez retrouvé d'autres commandos ? Justement, les gens vous étaient abordés ?

Il y avait des officiers chez nous qui étaient là, quoi.

- Oui, mais tu disais aussi que tu avais été interrogé bizarrement, puisque comme... Vous n'avez pas eu... Ah, non, non.

Ben...

[Retour](#)

Cassette 2-Face A

Interroger comme... pour te tester quoi, il faut savoir ce que c'est. Il faut savoir exactement. Si j'avais pas... si j'avais pas travaillé avec les Allemands aussi, hein.

Ça, c'est un... c'est un piège aussi, il faut faire gaffe, hein. Il y a un monsieur qui est venu ici, je sais pas moi... Il était des Landes, des Landes. Et puis pendant qu'il parlait avec lui, il m'a donné à lire son dossier.

Mais j'ai dit, comment que ça se fait que vous savez tout ça, et que vous n'avez jamais été ici, vous l'avez jamais interrogé. Il m'a dit, j'ai trouvé tout ça dans les archives à Londres. Donc c'était ce qu'il avait raconté, quoi.

Exactement, parce que j'avais **connaisé** sa façon de parler, sa façon de... de **dévouer**, de **dégoiser**. Oui. Peut-être que vous connaissez tout ça aussi, hein.

Non, non, je connais pas, non. Non. Non, mais effectivement, lorsque quelqu'un se présente en Angleterre, et puis s'engage, ou veut se rengager dans le commando, effectivement, il subit un interrogatoire par l'État.

Oui, oui, oui, c'est sûr. Quand je suis arrivé d'abord, c'était les Anglais d'abord, les Français aussi, les Anglais d'abord. Mais alors tout ça, c'est accueilli par tout le monde, alors... Ah oui, les archives.

Après, c'est parti à l'État-major français. Oui. Parce que ce que je me rappelle, moi, j'avais trouvé les Français libres.

Et... Il était marié avec une fille, enfin, du **finissaire**, d'accord, du carnaval. **Eh** bien, comme elle voyait pas son mari qui venait, elle dit, tiens, il était tué, ou quelque chose comme ça, quoi. Non.

Il avait trouvé une connaissance en Angleterre, hein. Il voulait plus revenir à la maison. Il voulait rester à la maison, hein.

Il en avait qu'un ou deux, hein. Ah oui, alors ça fait que... Moi, j'avais donné Céleste, là-bas. J'avais su si elle est venue à **Brottères** ou quoi.

Oui, d'accord. Ah oui. Donc, vous trouvez les commandos... Tous les commandos sont rentrés en Angleterre, lorsque vous arrivez en Angleterre, ils sont rentrés déjà, toute la... Oui, la plupart, oui.

Oui, oui. Oui, la plupart, parce que... Ah, peut-être quelques-uns, comme il y en a qui avaient fait déjà des **goulements**, ça n'a rien de ça, là. Il y a beaucoup qui n'ont pas pu revenir tout de suite.

Et qui sont restés un petit peu dans le vague après, quoi. Mais là, tous les commandos français ayant débarqué en **Normandie** sont rentrés en Angleterre, et là, c'est là que vous les retrouvez, là-bas. Ah oui, oui, oui.

Comment ça se passe, justement, ces retrouvailles, avec l'OFI ou avec les camarades de l'OFI ? Avec les OFI. Et on se connaissait déjà à l'OFI. Oui.

Puisqu'on était embarqués sur le même cargo qui nous avait recueillis pour passer l'Afrique du Sud, là. On se connaissait. Bon, Gaultier, je le connaissais pas beaucoup, mais je le connaissais quand même.

Quelques-uns, des noirs, mais c'est toujours pareil. Ils étaient tellement sauvages, les Anglais, ils n'insultaient pas les hommes de couleur. C'est vrai.

Ça, c'est vrai, parce que j'ai vu de mes propres yeux. Même si on avait envie d'aller prendre un pot dans un café d'Afrique du Sud, ils n'avaient pas le droit d'entraver nous. C'était ridicule.

C'est pour ça qu'on dit bien, ils avaient bien du retard sur nous. La chance que vous retrouvez vos camarades en Angleterre, c'est l'occasion d'échanger aussi. Ce qui vous est arrivé, vous, pendant ces six mois, eux, ils vous racontent un petit peu **le débarquement** en Angleterre.

Comment ça se passe ? Bon, ben, si, parce qu'à la fin, ils sont exactement de tout ça, ce que j'ai essayé de faire, ce que j'ai pu faire. Et eux, pareil aussi. Bon, d'abord, il m'a dit, je viens des montagnes.

Il avait été... Oui, d'abord, il a eu un peu **le débarquement** pour vous. Vous étiez dans un maquis. Oui, dans un maquis.

Il était dans un maquis. Et donc, lui, vous le retrouvez aussi à la même période. Il vient de rentrer en Angleterre, comme vous.

Oui, à peu près ensemble. Peut-être que je suis arrivé deux ou trois jours avant lui. Vous n'avez pas eu de nouvelles pendant... Non, non, non.

Non, c'est des délicats aussi. Exactement, je ne savais pas où est-ce qu'il habitait. J'ai reçu des visites pour moi.

Non, je ne sais pas. Les seules personnes que j'ai vues en arrivant ici, c'était le capitaine de Bourges et puis Mazéas, quoi. Les autres, parfois, je les ai vues l'un après l'autre.

Mais alors, les stats différentes, quoi. On vous a demandé des explications, lorsque vous revenez en Angleterre au sein des commandos. On vous a demandé des explications sur le raid de Gravelines, sur les circonstances dans lesquelles **Valorant** a disparu.

Il y a eu une enquête de fait là-dessus, ou pas ? Ils ont trouvé son corps, d'ailleurs. Ils ont trouvé son corps, il était noyé. Donc, lui, il a été retrouvé de suite.

Par contre, il y a certainement un argument, il n'a pas été retrouvé de suite. Deux. Deux.

On vous a demandé des explications à vous sur... Oui, comment ça a pu arriver. Je vais vous dire ce que j'ai vu. J'ai vu pour **Valorant** et j'ai vu pour le Galois.

Le Galois se trouvait, je ne sais pas, à 30 mètres de moi. Malheureusement, je n'ai pas pu l'accrocher, quoi. Encore, j'aurais essayé de le sauver.

Ça n'aurait pas été le premier que j'aurais essayé. Puisque j'ai fait ma carrière dans... dans l'Allemagne, ça m'est arrivé de sauver un gars. Au Conquet.

À **Dionges**. Et ici, à Saint-Denis. À mes pauvres **concordants** aussi.

Mais je n'ai pas eu de remerciements, ni quelque chose de l'homme de la famille. Non. Et celui-ci, j'ai eu du mal à le tirer de l'eau, parce que c'est un gars qui ne faisait pas moins de 5 kg.

Alors... Oui, il ne faisait pas forcément 500 kg. Et alors, j'ai de la **gammerie**, de la machine du Conquet, là-bas. Ses parents ne pouvaient pas le sentir.

Alors, j'ai trouvé l'explication tout de suite. Ah, dis-tu s'il m'a vu à la maison ? Allez. Ça fait que c'est bien.

Moi, je venais d'acheter une tenue neuve. Ah, ben, va ! Ça, ça ne l'intéresse pas. Ça ne l'intéresse pas.

Je dis, mais... C'est la mise en scène, c'est vrai. Revenons au nord d'Angleterre. En septembre 44.

En septembre 44. Donc là, vous allez à nouveau vous reposer, là. Je sais pas ce qu'il y a. Les Français qui ont débarqué en Allemagne, qui reviennent, qui partent en permission.

Vous aussi, vous avez une permission à ce moment-là, ou pas ? Non, je n'ai pas eu de permission. Donc, c'est un entraînement nouveau qui commence. On recomplete les troupes.

Ah, ben, oui. Oui, mais... Il fallait aller d'abord en Belgique. En Belgique, ma foi, c'est comme si on était un peu chez nous.

La motivation est la même, parce que... Débarquer en France, même si vous ne l'avez pas fait, vous étiez prêt à le faire, c'était quand même une motivation forte. Là, faire un deuxième débarquement en Belgique, en Hollande, bon, c'est peut-être moins motivant, non ? La motivation est la même. Les Belges, on les connaissait mieux que les Hollandais, quand même, quand même.

Mais les Hollandais étaient... Je ne sais pas quoi. Étrangement. Mais on ne peut pas dire.

C'est des gars qui étaient volontaires aussi. Enfin, oui, le point de vue esprit guerrier, ils l'avaient aussi. Peut-être pas tous, mais... Oui, en général.

Mais toi, tu t'es senti obligé d'aller, tu obéissais, quoi. Moi, j'obéissais. Mais je voulais finir comme... Honorablement.

Oui, parce que tu avais l'impression que le rêve, là, c'était un échec, donc tu étais volontaire pour repartir. C'étaient des volontaires, une fois, pour aller en Belgique ? Je

ne pense pas. Non, non, ils sont tous... Vous étiez tous obligés de partir ? Tous obligés d'y aller.

Oui, bien sûr. **Flessingue**, tout ça, tout **ce corona**, ça a été libéré par nous, les Anglais. Est-ce qu'il y avait une motivation supplémentaire chez vous ? Effectivement, vous avez participé à un raid qui s'est mal passé.

Vous n'avez pas eu la chance, entre parenthèses, de débarquer en Normandie. Est-ce qu'il n'y a pas une certaine frustration qui vous fait aussi... Je veux dire que, dans le coup, c'est très possible que les gars ne voyaient pas ça, certaines personnes, certains mêmes commandos, ne trouvaient pas ça normal. Comment ça se fait qu'il est là et il n'est pas mort ? Mais si, il faut dire.

C'est-à-dire qu'en Normandie, il y a certains qui n'étaient pas contents de les voir venir en Normandie avec très nombre, parce qu'ils n'avaient pas débarqué. Quoi ? En Normandie, il y en a... D'ailleurs, **Navreau** n'est pas venu en Normandie pendant des semaines. Ah non ? Pourquoi ? Parce qu'il y en a un qui lui a fait une réflexion.

Il y en a un, il se surveille, oui, c'est vrai, c'est vrai. Pour **Navreau**, à moi, il n'y a personne qui m'a fait beaucoup de réflexions. Quand il a trompé mon poing, ça gueule.

Donc, j'imagine que vous avez une motivation quand même supplémentaire de vouloir absolument débarquer, effectivement, en Hollande. Ah oui. Vous allez débarquer, enfin, dans un premier temps, vous allez arriver à **Bresquet** et à partir de là, vous allez débarquer à **Flessingue**.

Oui. Pouvez-vous rapidement nous dire un petit peu les circonstances de l'approche de **Flessingue**, du débarquement, dans quelles conditions ça s'est fait ? Donc, on a quitté quand même la Belgique de nuit et nous sommes arrivés à **Flessingue** juste au moment, les Allemands étaient là encore, ils étaient encore sur place. Quand on s'est débarqué, il y a deux bateaux qui ont explosé et qu'on s'est trouvés juste à côté, je pense.

Je ne sais pas, **à** fait esprit, on ne devait pas mourir encore cette fois-là. J'ai dit, mon Dieu, mais alors ça serait débilement d'essayer, ce n'est pas possible, merde. Après ça, on a attaqué les Allemands dès qu'on pouvait, mais c'est plutôt les chasseurs qui en faisaient, parce qu'ils étaient plus nombreux que nous.

On les chassait et ils partaient, parce qu'ils avaient peur de nous. Parce qu'ils ont bien dit à **Kieffer**, si j'avais su que vous étiez Français, on serait défendus davantage que ça. Ils ont cru qu'ils avaient affaire à des Anglais, malheureusement, c'était des Français.

Ils n'ont pas d'accord avec **Kieffer**, quand il a pris un Allemand, avec un bidon d'essence, comme ça, soulevé, et il a dit à l'Allemand, allez, tu as fait le compte ? Bon, il a fait le compte, je ne me rappelle plus ce qu'il a dit, il a mis un genou, et il était là comme ça, avec son bidon d'essence près, comme **Kieffer** a parlé bien Allemand. Enfin, il lui a dit, alors, c'est beau ça ? Ouais, il a dit, il a regardé, il s'est levé et il a dit, bon, je viens, tu es fait prisonnier. Après ça, on est parti en Allemagne.

Comment ça se passe, le débarquement dans **Flessingue**, parce que c'est une ville qui est habitée, c'est des combats de rue, vous avez été formé pour ça, pour faire des combats

de rue ? En Angleterre, vous avez subi un traitement spécifique ? Spécifique, c'est-à-dire qu'on faisait ça comme si on était un pays conquis, quoi. Et pourtant, non, parce que c'était quand même des gens qui habitaient pas loin, quoi. On faisait exactement comme si c'était vrai, quoi.

Et quelle était la difficulté de la progression dans **Flessingue** ? Ça a été difficile, ce débarquement ? Bah, c'est-à-dire qu'ils avaient des **genépères**, et ils nous tiraient de partout, des grues, des arbres. Alors, il y avait eu des tués comme ça, chez nous. Alors, je me suis trouvé, moi, dans une boulangerie.

Alors, j'étais à la fenêtre, il y a deux balles qui ont passé en **rallonnée**, là. Bon ben, c'était pas désigné pour moi, parce qu'il y a quelqu'un qui devait mourir, c'était pas moi. Et en effet, mon copain, qui était plus bas, tu sais, on se disait, OK, un autre, deux, trois, allez, là.

Ça a continué. Il a sa mère, c'est ça ? Hein ? Comment elle s'appelle ? Ah oui, il a rattrapé une balle dans la main. Catherine, oui.

Catherine, oui. Oui, oui, oui, oui, oui, oui. Il est généreux.

Hein ? Les digues, oui. Quoi ? Là, vous avez aussi assisté à la destruction des digues, il y avait des digues. Et après la pièce de **Flessingue**, vous allez rester en Hollande, bien sûr, et vous allez, certaines patrouilles vont être organisées pour surveiller les digues, vous en faites partie de ces patrouilles, un petit peu ? On a débarqué le long des plages, quand, pas mal de temps après.

Oui. Je souviens vraiment qu'on n'a vu que des Allemands, parce qu'on avait des Allemands, il fallait les méfier, parce qu'ils étaient, ils avaient des bateaux avec eux. Alors, nous on n'était pas, on n'avait rien comme navigation.

Alors ça fait que, on a réussi à commencer à débarrasser d'eux. Oui. Bref, sans mal, c'est pas sans mal non plus.

Vous allez passer Noël 44 en Hollande. Décidément, vous les Noël, entre Noël 43 à Gravelines et Noël 44 en Hollande. Oui, ça ne change pas.

Et vous allez rester encore pendant tout l'hiver en Hollande. Est-ce que vous allez faire aussi d'autres raids, après certains d'entre vous ont fait des raids sur **Chouvenne**, **Chouenne**, dans le nord de la presqu'île de **Val Thérénne**. Vous, vous en faites partie ou pas ? Non, non, non.

Chouenne. **Chouenne**. Oui.

Donc après, vous restez en Hollande, vous faites des patrouilles, vous prenez un peu la presqu'île de **Val Thérénne**. Oui, oui. Et ensuite, vous partez en Allemagne.

En Allemagne. Oui, oui. Oui.

Vous avez gardé un camp de prisonniers allemands. Oui. Quels spectacles ? Ils **crevaient** de faim, les Allemands.

Et puis, à bout, à bout. Quels spectacles vous gardez, quels souvenirs vous gardez de cette entrée en Allemagne ? C'est une ville détruite. Oui, ça, d'accord.

Mais, moi, je n'avais pas tellement de rancune, parce que, dans le fond, il y avait sûrement des **fautistes** là-dedans. Mais pas tous. Alors c'est possible qu'il y avait quand même des personnes valables là-dedans aussi.

C'est tellement délicat. Parmi les commandos, parmi vos camarades, il n'y a pas un sentiment **anti-allemand** fort lorsque vous arrivez en Allemagne ? Il n'y a pas un désir de vengeance ? Non. Il n'y a pas des gestes ? Non, non, non.

Non, non. Je ne me pense pas, parce que ça m'est arrivé de tomber sur les cheveux, donc ça, j'aurais dû les descendre. Je n'ai pas fait.

J'ai trouvé un **récit**, pas loin de **Rosemondin**. J'aurais pu l'attaquer, parce que lui, il allait dans les champs et il tuait des bêtes. Je l'ai fait comprendre.

Je ne sais pas, sûrement. Dégage. Non, ça y est, on l'a envoyé en prison.

Comme **un fait exprès**, il avait de l'argent, lui. J'ai ramassé son argent, mais je l'ai emmené à la gendarmerie. Qui c'est qui **va en profiter** ? C'est plutôt les gendarmes que les morts, que les résistants.

Parce qu'en Allemagne, cet argent-là, ça va en avoir. Je n'ai jamais su qu'est-ce qu'ils ont fait. Ils ont fait des **affaires**.

C'est pour ça. Voilà. C'est bien ça pour moi, parce que dans le fond, ça ne sert à rien de divulguer des choses comme ça, parce que je n'aime pas... Vous êtes resté en Allemagne jusqu'à la... Jusqu'à la... On est revenu ici, **au nord de l'Isère** [nord-Finistère ?].

Et c'est là qu'on a terminé... Vous êtes démobilisés ici, en Bretagne ? Oui. La Forêt... Oui, à côté de **Landerneau**. Oui.

On vous a proposé de rester dans les commandos, de partir pour l'Indochine. Est-ce que vous avez les propositions ? J'étais sur le point **de rempiler**. Ah oui ? Mais seulement, il aurait fallu que j'aie un peu de repos.

Alors il fallait que je parte à nouveau en Indochine et subir une opération. Donc j'avais des varices, des trucs comme ça. Je ne sais pas moi, j'ai fait tout de l'année, pour dire.

Et puis maintenant, on me conseille d'aller me faire opérer. J'ai mis les cartes, je me suis dit pourquoi les remplir, attend que je sois... que j'ai rempli les, quoi. Alors il n'a pas compris, il m'a dit non, non, j'ai terminé avec l'Indochine.

Mes deux frères sont partis en Indochine et puis ils m'ont manqué de me faire descendre, j'ai eu bien froid. C'était un fusil marin aussi. Lorsque vous êtes démobilisé, vous avez un projet précis après ? J'étais longtemps.

Vous avez 25 ans, vous êtes encore tout jeune, vous sortez des commandos. Comment ça se passe, la réinsertion dans la vie civile ? Oui, mais moi je pensais, parce que vis-à-

vis, vis-à-vis de la réinsertion, je pensais avoir mérité une entrée dans l'administration. D'ailleurs, c'est bien ce que le machin nous avait promis, le commandant qui est fait.

Je ne savais jamais venir. J'ai attendu plusieurs, combien de temps ? Pas moins de deux ans avant de remplir la droite. Vous voyez, ce n'était pas bénévole.

Par contre, ceux qui étaient prêts, par exemple, il n'y avait plus de chance que moi. D'abord, j'étais à Paris, bien placé, j'y suis passé tout de suite. Les gars comme moi, les femmes qui étaient loin, à part celles-ci, ceux qui étaient dans la marine **marchande**, des trucs comme ça.

Vous n'avez pas été tenté d'aller à Paris, chercher du travail directement à Paris ? Il y avait plus de possibilités, effectivement. Oui, bien sûr, mais je n'avais pas l'opportunité, ce n'était pas bien. J'ai fait ma carrière, mais après... Il n'y a pas des relations qui se nouent, des réseaux qui se nouent en 1946, 1947, avec tous les anciens commandos ? Non, non.

Chacun **part de son côté** ? Oui, oui, oui. Il y en a qui ont eu plus de chance, qui ont réussi. Un peu mieux.

Vous **êtes** rentré en 1948, vous, dans la douane, dans l'administration douanière ? Oui. Et est-ce que vous parlez, lorsque vous entrez dans cette carrière, est-ce que vous parlez de votre passé de commando ? Est-ce que ça vous a servi ? Ça ne m'a pas servi. Vous n'en parlez pas ? Non, je n'en parlais pas.

J'ai passé au **droit** [grade ?] supérieur quand même, au **genre** d'administration, tout le temps, c'est pareil. Enfin, ça ne vaut pas les **égalements** de l'avant, c'est vrai que là. Et d'ailleurs, je suis bien content pour lui, il est un vieux.

Et à partir de quel moment vous avez décidé de partir ? Vous avez ressenti le besoin d'aller aux cérémonies du 6 juin, de reprendre contact avec vos camarades commandos, à partir de quand ça s'est fait, ce moment ? On nous avait dit quand même de s'approcher. Oui, on veut bien aller s'approcher. À cette époque-là, je n'avais pas de voiture, encore derrière, du tout.

Je ne bougeais pas beaucoup non plus. La seule chose où j'ai été, c'est à Paris une fois. C'est tout.

À Paris, vous fréquentez, lorsque vous allez à Paris, vous allez au rallye des commandos, au café Madame **Doulin** ? Madame **Doulin**, oui. Je n'ai pas été dans les autres. Si j'avais été une fois, il n'y avait personne.

Tout le ressort, il n'y avait personne, il n'y avait personne. Vous étiez sur les plages, à **Ouestral** [Ouireham ?], à partir de quand vous avez décidé d'apparaître dans ces cérémonies ? Vous vous souvenez des premières cérémonies ? Pour combien de cérémonies ? On a été **11 ans à y aller**, au 40e anniversaire. Après, quand on est partis à Montréal.

Sur le 40e anniversaire, vous allez à **Ouestral** [Ouireham ?]. Au 20e anniversaire, il avait eu par Valérie Giscard d'Estaing, qui était à cette époque comme ministre des

Finances, donc il avait eu une permission pour y aller, au 20e anniversaire, quand le jour le plus beau [*Le jour le plus long* ?] était sorti. Ah oui, d'accord.

Et puis après, on n'est retourné qu'au 40e anniversaire, je crois. D'accord. Au 40e.

Oui, oui. Et vous avez senti, là, dans ces cérémonies, certains faisaient la différence entre ceux qui étaient là le 6 juin, d'autres qui n'étaient pas là. Est-ce que vous avez déjà senti ce petit décalage entre ceux qu'on débarquait et ceux qu'on faisait parmi nous ? Oui, oui.

Je n'ai pas parlé, par ailleurs. Donc, quand on parlait, c'était avec... C'est des choses qui nous touchaient, quoi. Les autres, on n'en a pas parlé beaucoup.

J'ai envie de vous demander, monsieur, est-ce que vous voudriez se déjeuner avec nous ? Je ne sais pas. Est-ce que vous avez des affinités particulières, même maintenant, encore, avec certains commandos ? Bon, vous me parlez beaucoup de Navreau, mais est-ce qu'il y en a d'autres qui sont peut-être décédés maintenant, mais des commandos que vous avez ? Oui, oui, déjà, il y a commandos. Il y a Médard.

Médard, il y a... Comment c'est ? Il y en a d'autres ? Il y en a d'autres. Ça, ça, on le voyait, là. Tous les ans, on se recevait, soit chez l'un, chez l'autre.

Oui. Il n'a pas eu beaucoup de chance, en plus. C'est victime, chez lui.

Victoire, Madame Catherine, là. Oui. Et les commandos.

Navreau, il y a Machin, il y a... Celui qui est passé, ici, là. Celui qui est tout le temps, je ne sais pas. Penvel ? Non, de qui ? Ce n'est pas Penvel, mais... C'est celui qui nous voit, des fois, quand on en fait l'hystère.

Madec ? L'autre Madec ? Oh, ben non ! Madec, il n'a jamais débuté. Dans les commandos, l'autre Madec, il y a un autre Madec, après. Marcel.

Oui. Gezenek [Guézennec ?] ? Gezenek [Guézennec ?] . Ah, Gezenek [Guézennec ?].

Oui. Ah, ben, Gezenek [Guézennec ?], on voit, depuis de temps en temps. Oui.

Mais là, on ne s'est pas tellement fréquentés, quoi, vraiment. Parce que les autres, on se recevait... Oui, fréquentés, c'est-à-dire... Mais on est bien ensemble, quoi. On est bien ensemble, et puis... Ça, c'est parce qu'il y a eu... Il n'a pas eu de chance, avec sa famille, non plus. Ses gosses, c'est tout ça. Donc, essentiellement, quand même, des Bretons. Oh, oui, oui. Oui. Après, on voit Gezenek [Guézennec ?], il s'habitait à Brest. Oui.

Et il est mort, on dirait, du côté de Bordeaux, là. Non, mais... Il est natif du côté de Bordeaux. Il est enterré, ici, à Brest, quand même.

Oui. Petit. Oh, là, là.

Oh, ben non, là, là. Mais non, là. Oui, oui.

Oh, si. C'est vrai. Le bouquin, il a... Il a sa tête.

Interview MADEC à GRAVELINES Cassettes 1 & 2 v2.docx

C'est pas bien grand. C'est sûr, il n'est pas bien grand. Oui. C'était un brave type.

Non, mais c'est... Lafont, non ? C'est pas Lafont ? Si, Lafont. Lafont. Oui. Un gentil garçon.

C'est très divers, ça, en fait. Oui. Est-ce qu'il y a un souvenir marquant, s'il y avait un seul souvenir à dégager de cette période de 1939 à 1945 ? Est-ce qu'il y a un souvenir auquel vous tenez beaucoup et qui vous revient de temps en temps ? Un souvenir, un bon ou un mauvais... Sur les commandos ou peut-être sur la résistance ? Est-ce qu'il y a un souvenir en particulier qui se détache ?

Oh, ben... La résistance. Ils ont pensé comme... ça leur plaisait. Ils avaient envie de dire quelque chose. Mais à moi, ils ne l'ont jamais dit. Mais j'ai su, souventes fois, qu'il y en a qui me critiquaient. Pourquoi ? Parce que j'avais une méthode, à moi, de faire la guerre. Je n'étais pas un fou de guerre, comme on dit, mais j'ai travaillé à faire mon métier.

Et alors, ça, c'est des gens que je côtoie encore de temps en temps. Et puis je sens. Alors... Je fais comme si je... Je ne savais rien du tout.

Ce n'est pas la peine. Votre passage dans la résistance et dans le commando, est-ce que vous estimez que ça a forgé votre caractère ? Est-ce que ça a eu de l'influence sur la suite? Moi, forcément pas. Ça ne m'a pas rendu service de tout grand-chose non plus.

Parce que souvent, c'est d'oublier les choses, les bonnes choses que t'as faites. C'est d'oublier. Il y a beaucoup de choses comme ça.

Mais... Il ne faut pas en vouloir à des gens qui ont oublié si vite que ça, parce que ce n'est pas normal non plus. Moi, je sais bien que... si j'avais pas eu toutes ces histoires, j'aurais remplié...

Cassette 2-Face B

Une chose comme ça, mais faut pas vouloir les gens qui ont oublié si vite que ça, parce que c'est pas normal ça non plus. Moi je sais bien que si j'avais pas eu toutes ces histoires, ces histoires, j'aurais rempli. J'ai trouvé ça un peu lourd quand même, oublier de me faire opérer, oublier de faire ci, faire ça, j'ai quand même... Là je réfléchis, j'aurais quand même... C'est vrai que si tout s'était bien passé autrement, j'aurais pu aller me faire bousiller devant un autogène.

Comme beaucoup. Comme beaucoup de commandos. Ah oui, on était toujours en première ligne.

Alors celui qui était commando en général était déjà visé. Il est bon pour faire ça, il est bon pour faire ci.

On a très rarement évoqué la personne du Général de Gaulle. Est-ce que vous avez eu l'occasion de le voir ou de l'apercevoir pendant toutes ces années ?

De l'apercevoir, même étant en service ici, une fois je me rappelle, il passait là. Parce que c'est quand même pour lui que vous vous combattiez, c'est quand même pour lui que vous vous êtes engagés. Oui, oui, oui.

Moi j'ai le destin pour lui. Sans avoir ses opinions. Je n'ai jamais cherché à faire une gloire d'opinion politique, ni de quoi que ce soit.

Ça ne me ressemble à rien du tout. Je vois qu'il y en a qui maintiennent leur vie politique. Votre chef en définitive, c'est qui votre modèle ? C'est de Gaulle, c'est Kieffer, c'est Lofi, c'est Trepelle, c'est qui ? J'ai eu des bons chefs malgré tout.

Il y a eu Trepelle qui est décédé. Bizarrement parce qu'ils ont tous passé comme ça. C'était un homme qui était franc, juste, puisqu'il n'avait pas peur.

Il n'avait pas peur d'y aller. Ils ont été descendus comme une bande de mouches. Quand on a su ça, on a dit c'est pas possible.

Ça a laissé un froid. On va peut-être partir un de ces jours, on va se croiser. À l'époque, ça a apporté un coup dans la troupe, la perte du chef ? Oui, c'est vrai.

Autrement, le chef, c'est pas pour nous, c'était quand même celui qui a amené la bataille. Jusqu'à présent, c'était bien généralement. Parce que les autres, ils ont beau dire on ferait ceci, on ferait cela, ils ne sont pas là non plus. On a eu de l'argent. Il a passé, il n'est pas resté non plus.

Bien, bien goûté, M. Madec. Moi, ma journée est terminée. Si vous avez des choses à rajouter, c'est le moment ou jamais. Le micro reste ouvert. En tout cas, je tiens à vous remercier pour avoir accepté le principe de cet entretien et d'avoir aidé dans cette enquête sur les Français libres, du bataillon Kieffer.

Merci. Je vous remercie beaucoup.

Statistiques

Statistiques :

Pages	27
Mots	12 893
Caractères (espaces non compris)	58 693
Caractères (espaces compris)	71 188
Paragraphes	402
Lignes	1 264

Inclure les zones de texte, les notes de bas de page et les notes de fin

Fermer